

CINQUANTE-DEUX ENTRETIENS AVEC GUY DE MAUPASSANT

par Jérôme Pintoux (17 mars 2020)

Préface

Maupassant, ce sont souvent de drôles d'histoires, conflictuelles et pessimistes. Il semble le plus fidèle disciple de Schopenhauer.

Des histoires de chasse au cours desquelles des canards se prennent pour Roméo et Juliette (*Amour*) ; des histoires sordides de braconniers qui s'amuse à torturer un pauvre baudet (*L'Âne*) ; un misanthrope qui se comporte charitablement, comme un vrai philanthrope (*Le Père*) ; une enquête policière vraiment dérisoire pour retrouver un voleur de clapier (*Le Lapin*) ; un aubergiste qui se débarrasse d'une vieille femme en la rendant alcoolique (*Le Petit Fût*) ; un clochard qui se fait dévorer par ses porcs (*Le Père Judas*) ; un facteur naïf et impressionnable (*Le Crime au père Boniface*) ; l'ascension d'un arriviste sans scrupule (*Bel-Ami*) ; des personnages truculents (le médecin épicurien du *Rosier de Madame Husson*), c'est tout ça, Maupassant. Des histoires plaisantes, facétieuses, des abîmes aussi, et tellement d'autres choses.

[Table des matières à la fin du document.]

.....

1. Interview de Guy de Maupassant, pour Le Docteur Héraclius Gloss, en 1875.

Guy de Maupassant, le docteur Héraclius passait pour très savant ?

Il était petit, vif et nerveux. Il y avait en lui du rat, de la fouine et du basset, c'est-à-dire qu'il était de la famille des chercheurs, des rongeurs, des chasseurs et des infatigables.

Il était maigre et même mince comme un fil ?

Oui. Son ami le doyen prétendait, peut-être non sans raison, qu'il avait dû être oublié, pendant plusieurs siècles, entre les feuillets d'un in-folio, à côté d'une rose et d'une violette, car il était toujours très coquet et très parfumé.

Ses amis se moquaient gentiment de lui ?

Oui. « S'il n'eût été le savant docteur Héraclius, disait parfois M. le recteur de la faculté de Balançon, il aurait fait certainement un excellent couteau à papier. »

Il passait sa vie à hanter les bouquinistes ?

Oui... Il était arrivé souvent que certain marchand de bric-à-brac, au moment de se mettre au lit, avait entendu quelque bruit dans son grenier, et montant à pas de loup, armé d'une gigantesque flamberge des temps passés, il avait trouvé... le docteur Héraclius Gloss – enseveli jusqu'à mi-corps dans des piles de bouquins, tenant d'une main un reste de chandelle

qui lui fondait entre les doigts, et de l'autre feuilletant un antique manuscrit d'où il espérait peut-être faire jaillir la vérité.

Il essayait de mélanger toutes les doctrines, toutes les philosophies ?

Il amalgamait, combinait, mélangeait le vieux spiritualisme oriental avec le matérialisme allemand, la morale des Apôtres avec celle d'Épicure. Il tentait des combinaisons de doctrines comme on essaye dans un laboratoire des combinaisons chimiques, mais sans jamais voir bouillonner à la surface la vérité tant désirée.

Une nuit, il avait cru qu'il avait fait une sorte de rêve prémonitoire ?

Oui... Il avait vu plusieurs fois en rêve un grand homme blanc, habillé à l'antique, qui lui avait touché le front du doigt, en prononçant des paroles inintelligibles, et ce songe avait paru au savant Héraclius un avertissement très significatif.

Il avait trouvé un vieux livre et s'était mis à croire en la métempsycose ?

C'était sa nouvelle folie...

Il avait renoncé à manger des cailles, son plat favori ?

Oui : il croyait que c'étaient de belles dames du temps passé qui s'étaient métamorphosées en ces petits oiseaux...

Il avait fini par se retrouver à l'asile ?

Eh oui, hélas...

.....

2. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Coco, coco, coco frais ! en 1878.

Guy de Maupassant, on vous dit superstitieux ?

L'homme a toujours vécu sous le joug des superstitions. On croyait autrefois qu'une étoile s'allumait en même temps que naissait un enfant ; qu'elle suivait les vicissitudes de sa vie, marquant les bonheurs par son éclat, les misères par son obscurcissement. On croit à l'influence des comètes, des années bissextiles, des vendredis, du nombre treize.

Mais vous, Guy de Maupassant, vous croyez à tout ça ? Aux sorciers, aux sorcières, aux sortilèges, au vendredi 13 ? Vous ne passez jamais sous une échelle de peur que ça vous porte malheur ?

On s'imagine que certaines gens jettent des sorts, le mauvais œil. On dit : « Sa rencontre m'a toujours porté malheur. » Tout cela est vrai. J'y crois. Je m'explique : je ne crois pas à l'influence occulte des choses ou des êtres ; mais je crois au hasard bien ordonné.

Aux coïncidences ?

Oui, c'est ça.

Ollivier le personnage de Coco, coco, coco frais ! croyait à l'influence des marchands de coco sur sa destinée ?

Oui. L'un de ses marchands lui avait sauvé la vie quand il était bébé.

Qu'est-ce que c'est déjà, le « coco » ?

C'est une boisson, à base de réglisse.

Le jour de l'ouverture de la chasse, Ollivier en avait croisé un, et cela ne lui avait pas porté chance : il n'avait commis que des erreurs ?

Oui... Il n'avait abattu aucun gibier. En revanche, il avait tué un chien courant qu'il avait pris pour un lièvre ; une jeune poule qu'il avait prise pour une perdrix. Un petit oiseau s'était posé sur une haie ; Ollivier avait tiré, il s'était envolé ; mais un beuglement terrible l'avait cloué sur place... Son père avait dû payer la vache d'un pauvre fermier...

C'était grâce à un autre de ces marchands de réglisse qu'Ollivier avait rencontré sa future épouse ?

Oui. Là, il avait eu plus de chance. Il avait vu, un matin, un vieux marchand de coco, très ridé, très courbé, qui marchait à peine, appuyé sur un bâton et comme écrasé par sa fontaine. Il lui avait paru être une sorte de divinité, comme le patriarche, l'ancêtre, le grand chef de tous les marchands de coco du monde. Ollivier avait bu un verre de coco et l'avait payé vingt sous. Une voix profonde qui semblait plutôt sortir de la boîte en fer-blanc que de l'homme qui la portait avait gémi : « Cela vous portera bonheur, mon cher monsieur. »

Un autre de ces marchands l'avait empêché de faire carrière dans la politique ?

Oui... Cette fois, il lui avait porté malheur... Ollivier avait été surpris par le cri du marchand de coco et avait glissé dans la boue, un jour qu'un ministre lui avait accordé une audience pour le nommer préfet... Il n'avait pas pu se rendre à son rendez-vous...

.....

3. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Boule de suif, en 1880.

Guy de Maupassant, Boule de suif commence par une évocation de la débâcle de 1870 ?

Oui... Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais des hordes débandées. Les hommes avaient la barbe longue et sale, des uniformes en guenilles, et ils avançaient d'une allure molle, sans drapeau, sans régiment.

Ils avaient l'air perdu ?

Tous semblaient accablés, éreintés, incapables d'une pensée, d'une résolution, marchant seulement par habitude, et tombant de fatigue sitôt qu'ils s'arrêtaient.

Les Prussiens venaient d'entrer à Rouen ?

L'armée allemande arrivait, déroulant ses bataillons qui faisaient sonner les pavés sous leur pas dur et rythmé.

Les vainqueurs ont toujours l'air redoutable ?

Toujours... L'armée glorieuse massacre ceux qui se défendent, pille au nom du Sabre, remercie un Dieu au son du canon : un fléau effrayant qui déconcerte toute croyance à la justice éternelle, toute la confiance qu'on nous enseigne en la protection du ciel et en la raison de l'homme.

Les soldats ennemis logeaient chez l'habitant ?

Dans beaucoup de familles, l'officier prussien mangeait à table. Il était parfois bien élevé, et, par politesse, plaignait la France, disait sa répugnance en prenant part à cette guerre. On lui était reconnaissant de ce sentiment ; puis on pouvait un jour ou l'autre avoir besoin de sa protection.

En fait, les Prussiens n'étaient pas plus dédaigneux que les officiers français ?

Ni plus ni moins. Les soldats prussiens grouillaient dans les rues. Du reste, les officiers de hussards bleus, qui traînaient avec arrogance leurs grands outils de mort sur le pavé, ne semblaient pas avoir pour les simples citoyens plus de mépris que les officiers de chasseurs, qui, l'année d'avant, buvaient aux mêmes cafés.

Les gens de Rouen avaient-ils bien supporté l'occupation prussienne ?

Non, on ne peut pas dire ça. Il y avait quelque chose dans l'air, quelque chose de subtil et d'inconnu, une atmosphère étrangère intolérable, comme une odeur répandue, l'odeur de l'invasion. Elle emplissait les demeures et les places publiques, changeait le goût des aliments, donnait l'impression d'être en voyage, très loin, chez des tribus barbares et dangereuses.

Y avait-il eu des assassinats, des règlements de compte, ni vus ni connus ?

Oui... Il y en a toujours...

A deux ou trois lieues sous la ville, les mariniers et les pêcheurs avaient souvent ramené du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand gonflé dans son uniforme, tué d'un coup de couteau ou de savate, la tête écrasée par une pierre ou jeté à l'eau d'une poussée du haut d'un pont. Les vases du fleuve avaient enseveli ces vengeances obscures, sauvages et légitimes, héroïsmes inconnus, attaques muettes, plus périlleuses que les batailles au grand jour et sans le retentissement de la gloire.

4. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, en 1880.

Guy de Maupassant, la guerre contre les Allemands vous a-t-elle marqué ?

Oui, j'avais 20 ans quand les Prussiens ont envahi la France, après Sedan... J'en parle souvent dans mes nouvelles et dans mes contes. Quel désastre...

La Folle, c'est l'histoire d'un groupe de soldats qui occupent une maison dans un petit village de Normandie ?

Leur général est une sombre brute. Il croit que la vieille femme qui vit à l'étage les méprise, les snobe. Alors il l'abandonne dans la forêt, et elle meurt de froid...

C'est plutôt sinistre...

Oui, mais la Normandie a beaucoup souffert pendant la guerre. Certains villages ont été brûlés, rasés... Ces souvenirs m'obsèdent encore...

Vous racontez souvent des parties de chasse (La Bécasse, Un coq chanta). Vous-même, êtes-vous chasseur ?

Oui, j'aime bien aller chasser le lièvre le dimanche dans le bois autour de Miromesnil. Avec mes deux chiens et mon ami Jean-Pierre nous partons toute la matinée, et souvent nous tirons des faisans, des perdreaux, et quelques promeneurs !

Ah, une bonne galantine de faisan et une partie de canotage en charmante compagnie, rien de mieux !

Attachez-vous de l'importance aux portraits ?

Oui, bien sûr, mais je ne m'attarde pas. Une description doit être suggérée. J'aime bien les caricatures, les silhouettes. C'est plus drôle que de longues descriptions trop détaillées. Par exemple, dans *Un Coq chanta*, le mari trompé, M. d'Avanelles : « C'était un gros petit homme, chauve, court de bras, de jambes, de cou, de nez, de tout ». Trois lignes. Cela me semble suffisant. L'époque des Balzac et des descriptions d'une page est révolue !

Et votre carrière de journaliste ?

Ce n'est pas une carrière. Juste une activité alimentaire. Je suis écrivain. J'écris des contes et des romans. Mais il faut bien vivre...

Que comptez-vous publier ?

Cette année, un roman qui se passe en Normandie, *Une vie*, et dans deux ans *Bel-Ami*, sur le milieu des journalistes, à Paris.

.....

5. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Dimanches d'un bourgeois de Paris, en 1880.

Guy de Maupassant, le hasard se montre-t-il parfois clément ?

Oui, on peut dire ça. Et même bienveillant, je suppose. Prenez M. Palissot, par exemple : il serait peut-être mort commis de quatrième classe, sans le paternel hasard qui dirige parfois nos destinées. Oui... Le hasard fait bien les choses...

Palissot s'était identifié à Napoléon III ?

Oui... A force de contempler le souverain, il avait fait comme beaucoup : il l'avait imité dans la coupe de sa barbe, l'arrangement de ses cheveux, la forme de sa redingote, sa démarche, son geste – combien d'hommes, dans chaque pays, semblent des portraits du Prince !

Même sa voix ressemblait à celle de l'Empereur ?

Au début, non, mais il l'avait contrefaite... Il en avait pris les intonations et la lenteur calculée.

Ceux qui copient les autres n'ont guère de personnalité ? Ce sont des sortes de singes ?

Oui... Ils ont cette faculté simiesque d'imitation.

Les supérieurs de M. Palissot s'étaient mis soudain à le respecter ?

Exactement. Même une inquiétude vague, comme le pressentiment d'une haute fortune suspendue sur sa tête, avait gagné ses chefs, qui lui parlaient avec déférence.

Le désastre de Sedan, en 1870, avait-il entraîné la chute de M. Palissot ?

Du moins, son déclin. Quand la République était arrivée, cela avait été un désastre pour lui. Il s'était senti noyé, fini, et, perdant la tête, avait cessé de se teindre, s'était rasé complètement et fait couper ses cheveux courts, obtenant ainsi un aspect paternel et doux fort peu compromettant.

Tout le monde lui en avait voulu ?

Oui... Ses chefs s'étaient vengés de la longue intimidation qu'il avait exercée sur eux, et, devenant tous républicains par instinct de conservation, ils l'avaient persécuté dans ses gratifications et avaient entravé son avancement.

Palissot aimait se promener au bord de la Manche ?

Il prenait le train en direction de Dieppe ou du Havre, afin d'élever son âme au spectacle imposant de la mer.

.....

6. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Une partie de campagne, en 1881.

Guy de Maupassant, dès Courbevoie, on est déjà à la campagne ?

Oui. On entrevoit une sombre verdure de forêts.

Vous n'aimez pas trop ce coin-là ?

Non... C'est une campagne interminablement nue, sale et puante. On dirait qu'une lèpre l'a rongée, qui ronge jusqu'aux maisons, car des squelettes de bâtiments défoncés et abandonnés, ou bien des petites cabanes inachevées faute de paiement aux entrepreneurs, tendent leurs quatre murs sans toit.

Une fois franchie la Seine, c'est plus agréable quand même ?

Oui. On éprouve une quiétude douce, un rafraîchissement bienfaisant à respirer enfin un air plus pur qui n'a point balayé la fumée noire des usines ou les miasmes des dépotoirs.

Dans votre conte Une partie de campagne, madame Dufour avait-elle beaucoup grossi ?

Oui... La finesse primitive de sa jambe disparaissait à présent sous un envahissement de graisse tombant des cuisses.

Son corset l'étouffait à moitié ?

C'était une femme de trente-six ans environ, forte en chair, épanouie et réjouissante à voir. Elle respirait avec peine, étranglée violemment par l'étreinte de son corset trop serré ; et la pression de cette machine rejetait dans son double menton la masse fluctuante de sa poitrine surabondante.

La fille Dufour était très attirante ?

Oui. C'était une belle fille de dix-huit à vingt ans. Une de ces femmes dont la rencontre dans la rue vous fouette d'un désir subit, et vous laisse jusqu'à la nuit une inquiétude vague et un soulèvement des sens.

Elle faisait de la balançoire ?

L'escarpolette montrait à chaque retour ses jambes fines jusqu'au genou, et jetait à la figure des deux hommes, qui la regardaient en riant, l'air de ses jupes, plus capiteux que les vapeurs du vin.

Un de vos plus grands plaisirs, Guy de Maupassant, c'est de faire de la barque, du canot ?

Oui... Filer sur l'eau par les belles soirées douces ou les claires matinées d'été, raser les berges fleuries où les arbres entiers trempent leurs branches dans l'eau, où tremblote l'éternel frisson des roseaux, et d'où s'envolent, comme des éclairs bleus, de rapides martins-pêcheurs.

.....

7. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Maison Tellier, en 1881.

Guy de Maupassant, les hommes qui fréquentaient la maison Tellier, ce n'étaient pas spécialement des débauchés ?

Non, ce n'étaient pas des noceurs, mais des hommes honorables, des commerçants, des jeunes gens de la ville ; et l'on prenait sa chartreuse en lutinant quelque peu les filles, ou bien on causait sérieusement avec *Madame*, que tout le monde respectait.

C'était une maison close de Fécamp ?

Oui. La maison était familiale, toute petite, peinte en jaune, à l'encoignure d'une rue derrière l'église Saint-Etienne ; et, par les fenêtres, on apercevait le bassin plein de navires qu'on déchargeait, le grand marais salant appelé « la Retenue » et, derrière, la côte de la Vierge avec sa vieille chapelle toute grise.

La mère maquerelle, c'était une Normande ?

Madame était issue d'une bonne famille de paysans du département de l'Eure. Elle avait accepté cette profession absolument comme elle serait devenue modiste ou lingère. Le préjugé du déshonneur attaché à la prostitution, si violent et si vivace dans les villes, n'existe pas dans la campagne normande. Le paysan dit : « C'est un bon métier » ; et il envoie son enfant tenir un harem de filles comme il l'enverrait diriger un pensionnat de demoiselles.

Madame Tellier était un peu snob et élitiste ?

Oui, un peu. Disons qu'elle était fière. Les gros mots la choquaient toujours un peu. Elle avait l'âme délicate et, bien que traitant ses femmes en amies, elle répétait volontiers qu'elles « n'étaient point du même panier ».

Elle était toujours très sérieuse ?

Oui. Sa conversation grave faisait diversion aux propos sans suite des trois femmes ; elle était comme un repos dans le badinage polisson des particuliers ventrus qui se livraient chaque soir à cette débauche honnête et médiocre de boire un verre de liqueur en compagnie de filles publiques.

L'une des prostituées, Raphaëlle, avait un côté exotique ?

Raphaëlle, une Marseillaise, roulure des ports de mer, jouait le rôle indispensable de la *belle Juive*, maigre, avec des pommettes saillantes plâtrées de rouge. Ses cheveux noirs, lustrés à la moelle de bœuf, formaient des crochets sur ses tempes. Son nez arqué tombait sur une mâchoire accentuée où deux dents neuves, en haut, faisaient tache à côté de celles du bas qui avaient pris en vieillissant une teinte foncée comme les bois anciens.

Une autre catin, Rosa la Rosse, semblait plus gaie et plus joyeuse ?

Rosa la Rosse, une petite boule de chair tout en ventre avec des jambes minuscules, chantait du matin au soir, d'une voix éraillée, des couplets alternativement grivois ou sentimentaux, racontait des histoires interminables et insignifiantes, ne cessait de parler que pour manger et de manger que pour parler, remuait toujours, souple comme un écureuil malgré sa graisse et l'exiguïté de ses pattes ; et son rire, une cascade de cris aigus, éclatait sans cesse, de-ci, de-là, dans une chambre, au grenier, dans le café, partout, à propos de rien.

Les filles du rez-de-chaussée paraissaient encore plus vulgaires ?

Oui... Elles avaient l'air de filles de cuisine habillées pour un carnaval.

Certaines pièces de la maison sacrifiaient à la mythologie gréco-romaine ?

Le salon de Jupiter, où se réunissaient les bourgeois de l'endroit, était tapissé de papier bleu et agrémenté d'un grand dessin représentant Léda étendue sous un cygne. On parvenait dans ce lieu au moyen d'un escalier tournant terminé par une porte étroite, humble d'apparence, donnant sur la rue, et au-dessus de laquelle brillait toute la nuit, derrière un treillage, une petite lanterne comme celles qu'on allume encore en certaines villes aux pieds des madones encastrées dans les murs.

.....

8. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour En famille, en 1881.

Guy de Maupassant, quels étaient les passagers du tramway de Neuilly ?

Oh, de grosses dames aux toilettes farces... De ces bourgeoises de banlieue qui remplacent la distinction dont elles manquent par une dignité intempestive.

Et les hommes, comment étaient-ils ?

Des messieurs las du bureau, la figure jaunie. Leurs faces inquiètes et tristes disaient encore les soucis domestiques, les incessants besoins d'argent, les anciennes espérances définitivement déçues ; car tous appartenaient à cette armée de pauvres diables râpés qui végètent économiquement dans une chétive maison de plâtre, avec une plate-bande pour jardin, au milieu de cette campagne à dépotoirs qui borde Paris.

Ce n'est pas très gai, tout ça...

Ça, non...

M. Chenet, c'était une sorte de médecin ou assimilé ?

Oui... « Médecin », c'est un grand mot... En fait, c'était un ancien officier de santé à bord d'un bâtiment de commerce. Il avait fini par s'établir au rond-point de Courbevoie où il appliquait sur la misérable population de ce lieu les vagues connaissances médicales qui lui restaient après une vie aventureuse. Il se faisait appeler *docteur*. Des rumeurs couraient sur sa moralité.

M. Caravan était fonctionnaire au ministère de la Marine : un métier peu épanouissant ?

Oui... Chaque jour il entrait au ministère à la façon d'un coupable qui se constitue prisonnier ; et il gagnait son bureau vivement, le cœur plein d'inquiétude, dans l'attente éternelle d'une réprimande pour quelque négligence qu'il aurait pu commettre.

Il avait craint les petits chefs toute sa vie ?

Oui... Il était vieux maintenant, n'ayant point senti passer sa vie, car le collègue, sans transition, avait été continué par le bureau, et les pions, devant qui il tremblait autrefois, étaient aujourd'hui remplacés par les chefs qu'il redoutait effroyablement. Le seuil de ces despotes en chambre le faisait frémir des pieds à la tête ; et de cette continuelle épouvante il gardait une manière gauche de se présenter, une attitude humble et une sorte de bégaiement nerveux.

La femme de Caravan, c'était une maniaque ?

Elle était atteinte d'une maladie chronique de nettoyage.

Caravan se sentait mal à l'aise au milieu de la foule ?

Exact. Quand il remontait tous les soirs l'avenue des Champs-Élysées, il considérait la foule houleuse des promeneurs et le flot roulant des équipages à la façon d'un voyageur dépaycé qui traverserait des contrées lointaines.

Il s'était fait décorer ?

Oui... On lui avait remis la croix de la Légion d'honneur, qui récompense, dans ces administrations militarisées, la longue et misérable servitude – on dit : *loyaux services* – de ces tristes forçats rivés au carton vert.

Sa vie en avait été changée ? Ça l'avait rendu fier et prétentieux ?

Cette dignité inattendue, lui donnant de sa capacité une idée haute et nouvelle, avait en tout changé ses mœurs. Il avait dès lors supprimé les pantalons de couleur et les vestons de fantaisie, porté des culottes noires et de longues redingotes où son *ruban*, très large, faisait mieux ; et, rasé tous les matins, écurant ses ongles avec plus de soin, il était devenu, du jour au lendemain, un autre Caravan, rincé, majestueux et condescendant.

.....

9. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Épaves, en 1881.

Guy de Maupassant, en décembre, il n'y a plus personne au bord de la mer ?

Le village, si plein de Parisiennes naguère, si bruyant et si gai, n'a plus que ses pêcheurs qui passent par groupes, marchant lourdement avec leurs grandes bottes marines, le cou enveloppé de laine, portant d'une main un litre d'eau-de-vie et, de l'autre, la lanterne du bateau.

Rien de gai là-dedans ?

Non... La mer, grise et froide, avec sa frange d'écume, monte et descend sur cette grève déserte, illimitée et sinistre.

On voit très peu de gens sur la plage ?

Presque personne... Une famille : le père, la mère, trois filles, le tout roulé dans des pardessus, des imperméables antiques, des châles ne laissant passer que le nez et les yeux. Le père est embobiné dans une couverture de voyage qui lui monte jusque sur la tête. Ce sont les épaves de l'été. Chaque plage a les siennes.

On y croise des vieilles filles ?

Une pauvre famille de la ville voisine avec trois filles à marier. Elle vient tous les étés. Depuis dix ans, les demoiselles Bantané font leur saison de pêche au mari (sans rien prendre, d'ailleurs), comme les matelots font leur saison de pêche au hareng. Mais elles vieillissent ; les gens du peuple savent leur âge et déplorent leur célibat : « Elles sont bien avenantes cependant ! »

On y croise aussi des Anglaises ?

Oui... Elles rient, de leur rire grave, parlent fort, de leurs voix d'hommes sérieux, et je me demande quel singulier plaisir ces grandes filles, qu'on rencontre partout, sur les plages désertes, dans les bois profonds, dans les villes bruyantes et dans les vastes musées pleins de chefs-d'œuvre, peuvent ressentir à contempler sans cesse des tableaux, des monuments, de longues allées mélancoliques et des flots moutonnant sous la lune, sans jamais rien comprendre à tout cela.

De fausses gloires aussi ?

Oui, le violoniste Rivoli, par exemple.

De réputations locales ?

Prosper Glosse, le philosophe *que l'Europe entière connaît* (ou, du moins, c'est ce qu'on prétend). Bavarois ou Suisse allemand naturalisé, son origine lui permet de parler un français de maquignon, équivalent à celui dont il s'est servi pour écrire un volume d'inconcevables niaiseries sous le titre de *Mélanges*.

.....

10. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Menuet, en 1882.

Guy de Maupassant, Jean Bridelle, c'était un vieux célibataire ?

Oui. Un vieux garçon, qui passait pour sceptique.

Il avait fait des études de droit ?

Oui. Quand il était jeune, il était un peu triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique. Il n'aimait guère les cafés bruyants, les camarades braillards, ni les filles stupides. Il se levait tôt ; et une de ses plus chères voluptés était de se promener seul, vers les huit heures du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Y avait-il des ruches dans cette pépinière ?

Oui. Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles. Leurs maisons de paille, savamment espacées sur des planches, ouvraient au soleil leurs portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre ; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique.

Bridelle y avait souvent croisé un vieux monsieur ?

Un étrange petit vieillard. Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Très XVIII^e siècle...

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières ; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Un ancien danseur peut-être ?

Effectivement. Il avait été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et quand on lui parlait de danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder.

Il s'était spécialisé dans le menuet ?

Le menuet, pour lui, c'était la reine des danses et la danse des Reines. Depuis qu'il n'y a plus de Rois, il n'y a plus de menuet. Il avait épousé la Castris, une célèbre danseuse du siècle dernier.

Le vieux couple s'était mis à danser devant Jean Bridelle ?

Oui... Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantines, se souriaient, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son temps.

Qu'en avait pensé Bridelle ? Ça l'avait attristé plus que ça ne l'avait enchanté ?

Il les avait regardés, le cœur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il lui avait semblé voir une apparition lamentable et comique, l'ombre démodée d'un siècle. Il avait eu envie de rire et besoin de pleurer...

.....

11. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Mademoiselle Fifi, en 1882.

Guy de Maupassant, les Prussiens ne mouraient pas de froid, au château d'Uville ?

Non... Ces messieurs abattaient peu à peu le parc pour se chauffer.

Ils s'étaient comportés comme des rustres et des mal appris ?

Ça, oui... Le major, commandant prussien, comte de Farlsberg, achevait de lire son courrier, le dos au fond d'un grand fauteuil de tapisserie et ses pieds bottés sur le marbre élégant de la cheminée, où ses éperons, depuis trois mois qu'ils occupaient le château d'Uville, avaient tracé deux trous profonds, fouillés un peu plus tous les jours. Une tasse de café fumait sur un guéridon de marqueterie maculé par les liqueurs, brûlé par les cigares, entaillé par le canif de l'officier conquérant qui, parfois, s'arrêtant d'aiguiser un crayon, traçait sur le meuble gracieux des chiffres ou des dessins, à la fantaisie de son rêve nonchalant.

Il tombait un vrai déluge ?

La pluie tombait à flots, une pluie normande qu'on aurait dit jetée par une main furieuse, une pluie en biais, épaisse comme un rideau, formant une sorte de mur à raies obliques, une pluie cinglante, éclaboussante, noyant tout, une vraie pluie des environs de Rouen, ce pot de chambre de la France.

Farlsberg avait l'air suffisant ?

Le major était un géant, large d'épaules, orné d'une longue barbe en éventail formant nappe sur sa poitrine ; et toute sa grande personne solennelle éveillait l'idée d'un paon militaire, un paon qui aurait porté sa queue déployée à son menton.

Malgré son titre de noblesse, le baron de Kelweingstein semblait moins raffiné ?

Un petit rougeaud à gros ventre, sanglé de force. Deux dents perdues dans une nuit de noce, sans qu'il se rappelât au juste comment, lui faisaient cracher des paroles épaisses, qu'on n'entendait pas toujours ; et il était chauve du sommet du crâne seulement, tonsuré comme un moine.

Ce baron s'ennuyait à mourir ?

C'était un viveur tenace, coureur de bouges, forcené trousseur de filles. Il rageait d'être enfermé depuis trois mois dans la chasteté obligatoire de ce poste perdu.

Les Prussiens se moquaient du marquis d'Eyrick ?

Depuis son entrée en France, ses camarades ne l'appelaient plus que Mlle Fifi. Ce surnom lui venait de sa tournure coquette, de sa taille fine qu'on aurait dit tenue en un corset, de sa figure pâle où sa naissante moustache apparaissait à peine, et aussi de l'habitude qu'il avait prise, pour exprimer son souverain mépris des êtres et des choses, d'employer à tout moment la locution française – fi, fi donc, qu'il prononçait avec un léger sifflement.

.....

12. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Clair de lune, en 1882.

Guy de Maupassant, l'abbé Marignan, c'était un convaincu ?

Il portait bien son nom de bataille, l'abbé Marignan. C'était un grand prêtre maigre, fanatique, d'âme toujours exaltée, mais droite. Toutes ses croyances étaient fixes, sans jamais d'oscillations. Il s'imaginait sincèrement connaître son Dieu, pénétrer ses desseins, ses volontés, ses intentions.

Il était volontiers misogyne ?

Il haïssait la femme, il la haïssait inconsciemment, et la méprisait par instinct. Il répétait souvent la parole du Christ : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

Les femmes, il ne pouvait pas les supporter ?

Souvent il avait senti leur tendresse attachée à lui et, bien qu'il se sût inattaquable, il s'exaspérait de ce besoin d'aimer qui frémissait toujours en elles.

Même les bonnes sœurs ?

Comment ça ?

Les bonnes sœurs, il ne les fuyait pas tout de même ?

Non. Il n'avait d'indulgence que pour les religieuses que leur vœu rendait inoffensives ; mais il les traitait durement quand même, parce qu'il la sentait toujours vivante au fond de leur cœur enchaîné, de leur cœur humilié, cette éternelle tendresse qui venait encore à lui, bien qu'il fût un prêtre.

Il avait une nièce ?

Oui. Elle était jolie, écervelée et moqueuse. Quand l'abbé sermonnait, elle riait ; et quand il se fâchait contre elle, elle l'embrassait avec véhémence, le serrant contre son cœur, tandis qu'il cherchait involontairement à se dégager de cette étreinte qui lui faisait goûter cependant une joie douce, éveillant au fond de lui cette sensation de paternité qui sommeille en tout homme.

Quand il avait appris qu'elle avait un amoureux, il avait décidé de se venger et de les corriger ?

Il avait pris sa canne, un formidable bâton de chêne dont il se servait toujours en ses courses nocturnes, quand il allait voir quelque malade. Et il avait regardé en souriant l'énorme gourdin qu'il avait fait tourner, dans sa poigne solide de campagnard, en des moulinets menaçants...

Pourtant, il n'avait pas osé séparer les amoureux ?

Non... Il était resté debout, le cœur battant, bouleversé ; et il avait cru voir quelque chose de biblique, comme les amours de Ruth et de Booz, l'accomplissement d'une volonté du Seigneur dans un de ces grands décors dont parlent les livres saints. C'était quelque chose qui le dépassait...

.....

13. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Madame Baptiste, en 1882.

Guy de Maupassant, le narrateur de Madame Baptiste avait suivi, par ennui, un corbillard ?

Oui. C'était un enterrement civil.

Le mort était athée ?

Non, il n'était pas libre-penseur. C'était une femme qui s'était suicidée : le curé lui avait refusé des obsèques religieuses.

Cette pauvre femme, madame Paul Hamot, s'était fait violer quand elle avait onze ans ?

Oui. Un valet l'avait souillée. Elle avait failli en mourir, estropiée par ce misérable que sa brutalité avait dénoncé. Un épouvantable procès avait eu lieu et révélé que depuis trois mois la pauvre martyre était victime des honteuses pratiques de cette brute. L'homme avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

En grandissant, elle s'était sentie mise à l'écart ?

La petite fille avait grandi, marquée d'infamie, isolée, sans camarade, à peine embrassée par les grandes personnes qui auraient cru se tacher les lèvres en touchant son front.

Certaines personnes, en province, sont vraiment horribles...

Elle était devenue pour la ville une sorte de monstre, de phénomène. On disait tout bas : « Vous savez, la petite Fontanelle. » Dans la rue tout le monde se retournait quand elle passait. On ne pouvait même pas trouver de bonnes pour la conduire à la promenade, les servantes des autres familles se tenant à l'écart comme si une contagion se fût émanée de l'enfant pour s'étendre à tous ceux qui l'approchaient.

Quand elle fut ado, ce fut encore pire ?

Oui... On éloignait d'elle les jeunes filles comme d'une pestiférée. Tout cela parce qu'elle avait pénétré, presque avant de savoir lire, le redoutable mystère que les mères laissent à peine deviner, en tremblant, le soir seulement du mariage.

Certains même se moquaient d'elle ?

Quelques petits voyous l'appelaient « Madame Baptiste », du nom du valet qui l'avait outragée et perdue.

.....

14. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Rouille, en 1882.

Guy de Maupassant, La Rouille parle d'un chasseur invétéré, le baron Hector de Coutelier, un type qui ne pensait qu'à sa passion ?

Oui. Il chassait au tiré, à courre, au chien d'arrêt, au chien courant, à l'affût, au miroir, au furet. Il ne parlait que de chasse, rêvait chasse, répétait sans cesse : « Doit-on être malheureux quand on n'aime pas la chasse ! »

C'était un quinquagénaire ?

Il avait maintenant cinquante ans sonnés, se portait bien, restait vert, bien que chauve, un peu gros, mais vigoureux ; et il portait tout le dessous de la moustache rasé pour bien découvrir les lèvres et garder libre le tour de la bouche, afin de pouvoir sonner du cor plus facilement.

C'était un ami des Courville ?

Il habitait, au milieu des bois, un petit manoir, dont il avait hérité ; et bien qu'il connût toute la noblesse du département et rencontrât tous ses représentants mâles dans les rendez-vous de chasse, il ne fréquentait assidûment qu'une famille : les Courville, des voisins aimables, alliés à sa race depuis des siècles. Dans cette maison il était choyé, aimé, dorloté.

Courville, c'était un gentleman farmer ?

M. de Courville était son ami et son camarade depuis l'enfance. Gentilhomme agriculteur, il vivait tranquille avec sa femme, sa fille et son gendre, M. de Darnetot, qui ne faisait rien, sous prétexte d'études historiques.

Le baron de Coutelier adorait raconter des histoires de chasse ?

Oui. Ses coups de fusil. Il avait de longues histoires de chiens et de furets dont il parlait comme des personnages marquants qu'il aurait connus. Courville, Darnetot et les deux femmes riaient follement de ces récits pittoresques où le baron mettait toute son âme. Il s'animait, remuait les bras, gesticulait de tout le corps ; et quand il disait la mort du gibier, il riait d'un rire formidable.

Il avait eu des problèmes de santé ?

Oui, comme tout le monde. Il n'avait jamais vécu que pour la chasse et avait vieilli sans s'en douter ni s'en apercevoir. Brusquement, il avait eu une attaque de rhumatisme et était resté deux mois au lit. Il avait failli mourir de chagrin et d'ennui. Son piqueur avait été son garde-malade, et cet écuyer qui s'était ennuyé au moins autant que son maître, avait dormi jour et nuit dans un fauteuil, pendant que le baron avait juré et s'était exaspéré entre ses draps.

On n'avait pas essayé de le marier ?

Si ! A une veuve. Elle passait des heures entières à l'interroger sournoisement sur les sentiments des lapins et les machinations des renards. Il distinguait gravement les manières de voir différentes des divers animaux, et leur prêtait des plans et des raisonnements subtils comme aux hommes de sa connaissance.

.....

15. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Gâteau et Le Saut du berger, en 1882.

Guy de Maupassant, dans votre nouvelle Le Gâteau, Madame Anserre tenait une sorte de salon mondain ?

C'était une de ces comètes parisiennes qui laissent comme une traînée de feu derrière elles. Elle faisait des vers et des nouvelles, avait le cœur poétique et était belle à ravir. Elle recevait peu, rien que des gens hors ligne, de ceux qu'on appelle communément les princes de quelque chose. Être reçu chez elle constituait un titre, un vrai titre d'intelligence ; du moins on appréciait ainsi ses invitations.

Son époux n'était pas jaloux ?

Son mari jouait le rôle de satellite obscur. Être l'époux d'un astre n'est point chose aisée. Celui-là cependant avait eu une idée forte, celle de créer un État dans l'État : il recevait aussi ; il avait son public spécial qui l'appréciait, l'écoutait, lui prêtait plus d'attention qu'à son éclatante compagne. Il s'était adonné à l'agriculture.

Les réceptions n'avaient pas lieu en même temps ?

Si ! Sous prétexte de diminuer les frais, il invitait ses amis le jour où sa femme recevait les siens, de sorte qu'on formait deux groupes. Madame, avec son escorte d'artistes, d'académiciens, de ministres, occupait une sorte de galerie, meublée et décorée dans le style Empire. Monsieur se retirait généralement avec ses laboureurs dans une pièce plus petite, servant de fumoir, et que Mme Anserre appelait ironiquement le salon de l'Agriculture.

Quant au Saut du berger, c'est l'histoire d'un jeune curé inflexible ?

Oui. Un village entre Dieppe et Fécamp était gouverné par un jeune prêtre austère et violent. Il était sorti du séminaire plein de haine pour ceux qui vivent selon les lois naturelles et non

suisant celles de son Dieu. D'une inflexible sévérité pour lui-même, il se montrait pour les autres d'une implacable intolérance ; une chose surtout le soulevait de colère et de dégoût : l'amour.

La sexualité de ses paroissiens le rendait fou furieux ?

Oui. L'accouplement malpropre des loqueteux dans la boue d'un fossé ou sur la paille d'une grange. Il les assimilait aux brutes, ces gens-là qui ne connaissaient point l'amour, et qui s'unissaient seulement à la façon des animaux, comme il disait.

En fait, ça le travaillait, et il n'osait pas se l'avouer ?

Peut-être était-il, malgré lui, torturé par l'angoisse d'appétits inapaisés et sourdement travaillé par la lutte de son corps révolté contre un esprit despotique et chaste.

Ses sermons faisaient rire en douce les jeunes gens ?

Ses sermons violents, pleins de menaces et d'allusions furieuses, faisaient ricaner les filles et les gars qui se coulaient des regards en dessous à travers l'église ; tandis que les fermiers en blouse bleue et les fermières en mante noire se disaient au sortir de la messe, en retournant vers la mesure dont la cheminée jetait sur le ciel un filet de fumée bleue : « I' ne plaisante pas là-dessus, mo'sieu le curé. »

Cette histoire de curé assassin, c'est très anticlérical ?

J'ai surtout voulu faire une étude de mœurs...

.....

16. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour ses Contes parisiens, en 1883.

Guy de Maupassant, dans La Femme de Paul, vous parlez d'un restaurant flottant ?

Oui, le restaurant Grillon, ce phalanstère des canotiers.

Qui le fréquente ?

On sent là, à pleines narines, toute l'écume du monde, toute la crapulerie distinguée, toute la moisissure de la société parisienne : mélange de calicots, de cabotins, d'infimes journalistes, de gentilshommes en curatelle, de boursicotiers véreux, de noceurs tarés, de vieux viveurs pourris ; cohue interlope de tous les êtres suspects, à moitié connus, à moitié perdus, à moitié salués, à moitiés déshonorés, filous, fripons, procureurs de femmes, chevaliers d'industrie à l'allure digne, à l'air matamore qui semble dire : « Le premier qui me traite de gredin, je le crève. »

Vous n'avez pas l'air d'apprécier cet endroit !

Ce lieu sue la bêtise, pue la canaillerie et la galanterie de bazar.

L'un de vos personnages, Pauline, chantait une rengaine ?

Elle chanta de sa voix aigrelette et fausse quelque chose qui courait les rues, un air traînant dans les mémoires, qui déchira brusquement la profonde et sereine harmonie du soir.

Les animaux, eux, ne chantaient pas ?

Si. Les crapauds, par tout l'horizon, lançaient leur note métallique et courte.

Dans Deux amis, vous évoquez le siège de la capitale, en 1870 ?

Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits, et les égouts se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Dans L'Homme-fille, votre définition du journalisme frise la misogynie ?

Tout bon journaliste doit être un peu fille, c'est-à-dire aux ordres du public, souple à suivre inconsciemment les nuances de l'opinion courante, ondoyant et divers, sceptique et crédule, méchant et dévoué, blagueur et Prudhomme, enthousiaste et ironique, et toujours convaincu sans croire à rien. Je me permets de vous rappeler que le mot « fille » signifie « prostituée » et non pas « femme »...

.....
17. Nouvelle interview de Guy de Maupassant pour Une vie, en, 1883.

Guy de Maupassant, dans Une vie, le baron des Vauds n'était pas de son temps ?

Non. C'était un disciple de l'autre siècle, maniaque et bon. Disciple enthousiaste de Jean-Jacques Rousseau, il avait des tendresses d'amant pour la nature, les champs, les bois, les bêtes.

Il s'écoutait un peu parler ?

Aristocrate de naissance, il haïssait par instinct quatre-vingt-treize ; mais philosophe par tempérament et libéral par éducation, il exécrait la tyrannie d'une haine inoffensive et déclamatoire.

Il était trop laxiste ?

Sa grande force et sa grande faiblesse, c'était la bonté, une bonté qui n'avait pas assez de bras pour caresser, pour donner, pour étreindre, une bonté de créateur, éparsse, sans résistance, comme l'engourdissement d'un nerf de la volonté, une lacune dans l'énergie, presque un vice.

Sa fille Jeanne avait été élevée par les Bonnes Sœurs ?

Oui. Elle était demeurée jusqu'à douze ans dans la maison, puis, malgré les pleurs de la mère, elle avait été mise au Sacré-Cœur.

Elle avait de beaux yeux, mais inexpressifs, dénués d'intelligence ?

Ses yeux étaient bleus, de ce bleu opaque qu'ont ceux des bonshommes en faïence de Hollande.

De retour chez elle, Jeanne avait revu ses meubles et ses objets préférés ?

Oui. Elle avait eu un tressaillement de plaisir en retrouvant une chaise qu'elle avait aimée, étant tout enfant, et qui représentait l'histoire du Renard et de la Cigogne. En apercevant son lit, la jeune fille avait poussé des cris de joie. Aux quatre coins, quatre grands oiseaux de chêne, tout noirs et luisants de cire, portaient la couche et paraissaient en être les gardiens.

Il y avait aussi des tapisseries ?

Oui. Un jeune seigneur et une jeune dame habillés en vert, en rouge et en jaune, de la façon la plus étrange, causaient sous un arbre bleu où mûrissaient des fruits blancs. Un gros lapin de même couleur broutait un peu d'herbe grise.

.....

18. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour L'Âne, en 1883.

Guy de Maupassant, Chicot et Maillochon, c'étaient des ravageurs, ces pauvres types, des gredins de la pire espèce ?

Oui. Des braconniers de seconde zone. Des mariniers de bas étage. Ils ne naviguaient régulièrement que dans les mois de famine. Le reste du temps ils ravageaient. Rôdant jour et nuit sur le fleuve, guettant toute proie morte ou vivante, braconniers d'eau, chasseurs nocturnes, sortes d'écumeurs d'égouts, tantôt à l'affût des chevreuils de la forêt de Saint-Germain, tantôt à la recherche des noyés filant entre deux eaux et dont ils soulageaient les poches...

C'étaient aussi des voleurs ?

Oui, des voleurs de barques. Là-bas, à Joinville, à Nogent, des canotiers désolés cherchaient leur embarcation disparue une nuit, détachée et partie...

Maillochon n'avait pas l'air d'avoir la conscience tranquille ?

Non... C'était un homme de quarante ou cinquante ans, grand, maigre, avec cet œil vif qu'ont les gens tracassés par des inquiétudes légitimes, et les bêtes souvent traquées.

Quant à Chicot, c'était un petit gros ?

Tout le contraire de Maillochon : rouge et bourgeonneux, gros, court et poilu.

Ils avaient repéré un pauvre âne qu'on menait à l'abattoir ?

Oui. Une bête ankylosée, raide et rétive, le cou tendu, les oreilles couchées.

Ils l'avaient acheté pour presque rien et s'étaient amusés à la martyriser ?

C'étaient des moins que rien. Le baudet avait poussé des plaintes lamentables comme un appel au secours, un dernier cri d'impuissance.

Ils l'avaient vendu à un gargotier naïf ?

Ils l'avaient fait passer pour un chevreuil...

Ils avaient eu l'impression de lui jouer un bon tour ?

Oui... Et sans l'ombre d'un remords...

.....

19. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Bijoux, en 1883.

Guy de Maupassant, Monsieur Lantin avait-il fait un bon mariage ?

Il avait été, avec son épouse, invraisemblablement heureux. Elle avait gouverné sa maison avec une économie si adroite qu'il semblait vivre dans le luxe.

Elle n'avait que des qualités ? Elle avait très peu de défauts ?

Il ne blâmait en elle que deux goûts, celui du théâtre et celui des bijouteries fausses.

M. Lantin n'aimait pas sortir ?

Non. Madame Lantin traînait son mari à ces divertissements qui le fatiguaient affreusement après sa journée de travail. Alors il la supplia de consentir à aller au spectacle avec quelque dame de sa connaissance qui la ramènerait ensuite.

Elle portait des pierres semi-précieuses ?

Elle avait pris l'habitude de pendre à ses oreilles deux gros cailloux du Rhin qui simulaient des diamants, et elle portait des colliers de perles fausses, des bracelets en similor, des peignes agrémentés de verroteries variées jouant les perles fines.

Lantin n'en avait pas pris ombrage ?

Non, pas trop... Son mari, que choquait un peu cet amour du clinquant, répétait souvent : « Ma chère, quand on n'a pas le moyen de se payer des bijoux véritables, on ne se montre parée que de sa beauté et de sa grâce, voilà encore les plus rares joyaux. »

Elle avait pris froid, un soir, à l'Opéra ?

Oui... Comme elle avait été à l'Opéra, une nuit d'hiver, elle rentra toute frissonnante de froid. Le lendemain elle toussait. Huit jours plus tard elle mourait d'une fluxion de poitrine.

Quand Lantin avait cherché à revendre les bijoux de la défunte, il s'était aperçu qu'ils étaient vrais ?

Oui... Et il commença à se poser des questions...

Était-il resté veuf ?

Non... Six mois plus tard il s'était remarié. Sa seconde femme était très honnête, mais d'un caractère difficile. Elle l'avait fait beaucoup souffrir.

.....

20. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Modèle, en 1883.

Guy de Maupassant, vous aimez Étretat, je crois ?

Oui. Quel charmant paysage... Ses falaises blanches, son galet blanc et sa mer bleue. Aux deux pointes de ce croissant, les deux portes, la petite à droite, la grande à gauche, avancent dans l'eau tranquille, l'une son pied de naine, l'autre sa jambe de colosse ; et l'aiguille, presque aussi haute que la falaise, large d'en bas, fine au sommet, pointe vers le ciel sa tête aiguë.

Le peintre Jean Summer avait épousé une infirme ?

Oui. C'était un jeune homme, connu, célèbre, un artiste. Sur la promenade d'Étretat, il marchait d'un air morne, à côté d'une petite voiture de malade où reposait sa femme. Un domestique poussait doucement cette sorte de fauteuil roulant, et l'estropiée contemplait d'un œil triste la joie du ciel, la joie du jour, et la joie des autres.

Pourquoi l'avait-il épousée ?

Les peintres ont la spécialité des mariages ridicules ; ils épousent presque tous des modèles, des vieilles maîtresses, enfin des femmes avariées sous tous les rapports. Pourquoi cela ? Le sait-on ? Il semblerait que la fréquentation constante de cette race de dindes qu'on nomme les modèles aurait dû les dégoûter à tout jamais de ce genre de femelles. Pas du tout. Après les avoir fait poser, ils les épousent. Lisez donc ce petit livre, si vrai, si cruel et si beau, d'Alphonse Daudet : *les Femmes d'artistes*.

Summer était-il tombé amoureux de son modèle ?

Oui, c'est ça. Elle posait chez lui. Elle était jolie, élégante surtout, et possédait, paraît-il, une taille divine. Il devint amoureux d'elle, comme on devient amoureux de toute femme un peu séduisante qu'on voit souvent. Il s'imagina qu'il l'aimait de toute son âme. C'est là un singulier phénomène. Aussitôt qu'on désire une femme, on croit sincèrement qu'on ne pourra plus se passer d'elle pendant tout le reste de sa vie. On sait fort bien que la chose vous est déjà arrivée ; que le dégoût a toujours suivi la possession ; qu'il faut, pour pouvoir user son existence à côté d'un autre être, non pas un brutal appétit physique, bien vite éteint, mais une accordance d'âme, de tempérament et d'humeur. Il faut savoir démêler, dans la séduction qu'on subit, si elle vient de la forme corporelle, d'une certaine ivresse sensuelle ou d'un charme profond de l'esprit.

Joséphine était naïve mais gracieuse ?

Elle jacassait, elle babillait, elle disait des bêtises qui semblaient spirituelles par la manière drôle dont elles étaient débitées. Elle avait à tout moment des gestes gracieux bien faits pour séduire un œil de peintre. Quand elle levait les bras, quand elle se penchait, quand elle montait en voiture, quand elle vous tendait la main, ses mouvements étaient parfaits de justesse et d'à-propos.

Puis les yeux de son amant s'étaient dessillés ?

Pendant trois mois, Jean ne s'aperçut point qu'au fond elle ressemblait à tous les modèles. Mais je ne veux pas vous raconter de vive voix cette épouvantable histoire : lisez-la.

.....
21. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour *Auprès d'un mort*, en 1883.

Guy de Maupassant, le narrateur d'*Auprès d'un mort* parle d'un Allemand atteint par la tuberculose ?

Oui, un Allemand phtisique. Il s'en allait mourant, comme meurent les poitrinaires. On le voyait chaque jour s'asseoir, vers deux heures, sous les fenêtres de l'hôtel, en face de la mer tranquille, sur un banc de la promenade. Il restait quelque temps immobile dans la chaleur du soleil, contemplant d'un œil morne la Méditerranée. Parfois il jetait un regard sur la haute montagne aux sommets vaporeux, qui enferment Menton ; puis il croisait, d'un mouvement très lent, ses longues jambes si maigres qu'elles semblaient deux os, autour desquels flottait le drap du pantalon, et il ouvrait un livre, toujours le même.

Et que lisait-il donc ?

Du Schopenhauer. Un exemplaire annoté de la main du maître. Toutes les marges étaient couvertes de son écriture.

Schopenhauer, c'est un philosophe bien pessimiste ?

Je dirais même le plus grand saccageur de rêves qui ait passé sur la terre. Je le comparerais volontiers à Voltaire. Rappelez-vous Musset : « *Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?* » On pourrait dire la même chose de Schopenhauer, non ?

Vous ne l'aimez pas trop, ce penseur allemand ?

Qu'on proteste ou qu'on se fâche, qu'on s'indigne ou qu'on s'exalte, Schopenhauer a marqué l'humanité du sceau de son dédain et de son désenchantement.

Il semble pourtant avoir influencé presque tout le monde ?

Oui, hélas. Jouisseur désabusé, il a renversé les croyances, les espoirs, les poésies, les chimères, détruit les aspirations, ravagé la confiance des âmes, tué l'amour, abattu le culte

idéal de la femme, crevé les illusions des cœurs, accompli la plus gigantesque besogne de sceptique qui ait jamais été faite. Il a tout traversé de sa moquerie, et tout vidé. Et aujourd'hui même, ceux qui l'exècrent semblent porter, malgré eux, en leurs esprits, des parcelles de sa pensée.

Un homme politique français avait discuté un jour avec lui dans une brasserie ?

Oui. Il en était sorti tout retourné : il avait cru rencontrer le diable...

.....

22. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Père Judas, en 1883.

Guy de Maupassant, dans Le Père Judas, le narrateur était allé pêcher avec le père Joseph ?

Oui. Un vieux batelier, qui vivait du produit de sa pêche Sa barque était vieille, vermoulue et grossière. Et lui, osseux et maigre, ramait d'un mouvement monotone et doux qui berçait l'esprit.

On aurait dit un peu un homme de l'Antiquité ?

Oui, c'était très curieux. Il levait ses filets, et il jetait les poissons à ses pieds avec des gestes de pêcheur biblique.

Les deux personnages étaient passés devant une étrange maison ?

Une chaumière éventrée dont le mur portait une croix, une croix énorme et rouge, qu'on aurait dit tracée avec du sang, sous les dernières lueurs du soleil couchant.

Le vieux pêcheur avait prétendu que c'était là qu'était mort Judas ?

Oui. Une bien étrange histoire... Un soir, un vieillard à barbe blanche, un vieillard qui paraissait deux fois centenaire et qui se traînait à peine, demanda, en passant, l'aumône à la misérable qui habitait cette cabane.

On l'avait pris pour une sorte de juif errant ?

Il était resté avec la vieille. Ils s'étaient mis à errer par les pays voisins, la main tendue à toutes les portes, balbutiant des supplications dans le dos de tous les passants. On les voyait à toutes les heures du jour, par les sentiers perdus, le long des villages, ou bien mangeant un morceau de pain à l'ombre d'un arbre solitaire, dans la grande chaleur du midi.

Il avait des pouvoirs ?

On ne savait pas trop. Un jour, il avait rapporté dans sa besace deux petits cochons vivants qu'on lui avait donnés dans une ferme parce qu'il avait guéri le fermier d'un mal. Et bientôt il avait cessé de mendier, tout occupé à guider ses porcs pour les nourrir, les promenant le long de l'étang, sous les chênes isolés, dans les petits vallons voisins. La femme, au contraire, errait sans cesse en quête d'aumônes, mais elle le rejoignait tous les soirs.

Ce vieil homme avait eu une fin atroce ?

Oui. Ses cochons l'avaient dévoré, un vendredi saint...

.....

23. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Parure, en 1884.

Guy de Maupassant, les femmes échappent-elles aux classes sociales ? Forment-elles une catégorie à part ?

Oui. Les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Mathilde Loisel souffrait d'avoir épousé un petit fonctionnaire ?

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes.

Elle aurait voulu habiter un palais ?

Oui... Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la lourde chaleur du calorifère.

Elle avait le gout du luxe ?

Oui. Elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie.

Un jour, le couple Loisel avait été invité à une soirée, à un bal au ministère ?

Oui, mais Mathilde n'avait rien à se mettre... Dans un premier temps, elle n'avait pas voulu y aller.

Madame Forestier, une amie aisée, lui avait prêté une rivière de diamants ?

Oui, mais Mathilde Loisel l'avait malencontreusement perdue, lors de cette soirée...

Loisel avait dû s'endetter pour acheter un autre bijou ?

Une noire misère s'était abattue sur eux... Loisel avait emprunté, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il avait fait des billets, pris des engagements ruineux, eu affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il avait risqué sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur...

.....

24. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Sœurs Rondoli, en 1884.

Guy de Maupassant, le narrateur des Sœurs Rondoli était parti voyager en Italie avec son ami Paul ?

Ils étaient de mauvaise humeur tous les deux, ennuyés de quitter Paris, déplorant d'avoir cédé à cette idée de voyage, regrettant Marly si frais, la Seine si belle, les berges si douces, les bonnes journées de flâne dans une barque, les bonnes soirées de somnolence sur la rive, en attendant la nuit qui tombe.

Paul ressemblait un peu à un écureuil ?

Oui. Il avait les yeux vifs de cette bête, son poil roux, son nez pointu, son corps petit, fin, souple et remuant, et puis une mystérieuse ressemblance dans l'allure générale.

Le voyage en train n'avait pas été confortable ?

Non... Ils s'étaient endormis tous les deux de ce sommeil bruissant de chemin de fer que coupent d'horribles crampes dans les bras et dans le cou et les arrêts brusques du train.

À Marseille, une inconnue les avait attirés ?

Elle était vêtue avec élégance et un certain mauvais goût méridional. Elle semblait un peu commune. Les traits réguliers de sa face n'avaient point cette grâce, ce fini des races élégantes, cette délicatesse légère que les fils d'aristocrates reçoivent en naissant et qui est comme la marque héréditaire d'un sang moins épais.

Elle avait l'air vulgaire ?

Elle portait des bracelets trop larges pour être en or, des boucles d'oreilles ornées de pierres transparentes trop grosses pour être des diamants ; et elle avait dans toute sa personne un je ne sais quoi de peuple. On devinait qu'elle devait parler trop fort, crier en toute occasion avec des gestes exubérants.

Le narrateur l'avait prise pour une comédienne ?

Oui. Pour une cabotine qui rejoint sa troupe après une fuite amoureuse. Elle avait dans toute sa personne quelque chose qui sentait le théâtre.

Il était tombé amoureux de cette Italienne ?

Il s'était attaché à Francesca d'une façon singulière. L'homme est faible et bête, entraînable pour un rien, et lâche toutes les fois que ses sens sont excités ou domptés. Il tenait à cette fille qu'il ne connaissait point, à cette fille taciturne et toujours mécontente. Il aimait sa figure grogneuse, la moue de sa bouche, l'ennui de son regard ; il aimait ses gestes fatigués, ses consentements méprisants.

L'année suivante, le narrateur était retourné à Gênes et il avait cherché à revoir Francesca ?

Oui. Elle devait être chez sa mère. Il avait frappé à la porte d'une sorte de pavillon délabré. Une grosse femme était venue ouvrir. Elle avait dû être fort belle, et elle n'était plus que fort sale. C'était la mère de Francesca. La jeune femme avait refait sa vie avec un peintre parisien, mais elle avait aussi une sœur, Carlotta...

.....

25. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Patronne, en 1884.

Guy de Maupassant, dans La patronne, un jeune Breton, Georges Kervelen, était parti faire ses études à Paris ?

Oui. Son père lui avait cherché un logement.

Un meublé, rue des Saints-Pères ?

Chez Mme Kergaran.

Une quadragénaire très autoritaire ?

Elle avait quarante ans environ. Elle était forte, très forte, parlait d'une voix de capitaine instructeur et décidait toutes les questions d'un mot net et définitif.

Elle semblait omniprésente ?

Elle entrait dix fois de suite dans chaque appartement, surveillait tout avec un étonnant fracas de paroles, regardait si les lits étaient bien faits, si les habits étaient bien brossés, si le service ne laissait rien à désirer.

Il y avait quatre autres locataires ?

Deux étudiaient la médecine, et les deux autres faisaient leur droit, mais tous subissaient le joug despotique de la patronne. Ils avaient peur d'elle, comme un maraudeur a peur du garde champêtre.

Un jour, Georges avait fait monter une amie, mais la patronne s'était interposée ?

Oui. La jeune fille avait été obligée de se rhabiller vite fait, et de partir, vexée et confuse...

Madame Kergaran avait fait la morale à son locataire ?

Oui. Mais on aurait dit qu'elle avait d'autres intentions...

.....

26. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Petit Fût, en 1884.

Guy de Maupassant, Maître Chicot, c'était un fin renard ?

Oui, plutôt... C'était un grand gaillard de quarante ans, rouge et ventru, et qui passait pour malicieux.

Il convoitait les biens de sa voisine, une vieille femme, la mère Magloire ?

Elle était sèche, ridée, courbée, mais infatigable comme une jeune fille.

Elle épluchait des pommes de terre dans sa petite basse-cour ?

Oui. Ses doigts crochus, noués, durs comme des pattes de crabe, saisissaient à la façon de pinces les tubercules grisâtres dans une manne, et vivement elle les faisait tourner, enlevant de longues bandes de peau sous la lame d'un vieux couteau qu'elle tenait de l'autre main. Et, quand la pomme de terre était devenue toute jaune, elle la jetait dans un seau d'eau. Trois poules hardies s'en venaient l'une après l'autre jusque dans ses jupes ramasser les épluchures, puis se sauvaient à toutes pattes, portant au bec leur butin.

Chicot avait voulu lui racheter sa ferme en viager ?

Oui, mais la mère Magloire s'était méfiée. Elle était demeurée songeuse. Pendant quatre jours, elle avait eu une fièvre d'hésitation. Elle avait flairé quelque chose de mauvais pour elle là-dedans, mais la pensée de trente écus par mois, de ce bel argent sonnante qui s'en viendrait couler dans son tablier, qui lui tomberait comme ça du ciel, l'avait ravagée de désir.

Qu'avait pensé le notaire de cette transaction ?

Il lui avait conseillé d'accepter la proposition de Chicot, mais en demandant cinquante écus de cent sous au lieu de trente, sa ferme valant au bas mot soixante mille francs.

L'homme de loi l'avait-il rassurée ?

Non. La vieille avait frémi à cette perspective de cinquante écus de cent sous par mois ; mais elle se méfiait toujours.

Quel âge avait-elle donc ?

Soixante-treize ans.

Chicot avait tenté de la calmer ?

Oui. Il lui avait dit qu'elle était solide comme le clocher de l'église, qu'elle vivrait pour le moins cent dix ans.

Trois ans plus tard, où en était-on ?

La bonne femme se portait comme un charme. Elle paraissait n'avoir pas vieilli d'un jour, et Chicot se désespérait. Il lui semblait, à lui, qu'il payait cette rente depuis un demi-siècle, qu'il était trompé, floué, ruiné.

Il avait décidé de la rendre alcoolique pour se débarrasser d'elle ?

Oui. C'est horrible. Bientôt le bruit courut dans la contrée que la mère Magloire s'ivrognait toute seule. On la ramassait tantôt dans sa cuisine, tantôt dans sa cour, tantôt dans les chemins des environs, et il fallait la rapporter chez elle, inerte comme un cadavre.

.....

27. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Idées du colonel, en 1884.

Guy de Maupassant, le colonel Laporte, c'était un vert galant ?

Oui. Il était vieux, il avait la goutte, les jambes raides comme des poteaux de barrière, et cependant, la vue d'une femme, d'une jolie femme, le remuait jusque dans ses bottes.

Tous les soldats sont un peu comme ça, non ?

Toute l'armée est comme lui. Depuis le pioupiou jusqu'aux généraux ils vont de l'avant et jusqu'au bout, quand il s'agit d'une femme, d'une jolie femme.

Finalement, d'après ce colonel, ce qui avait manqué à l'armée de Napoléon III, c'était une héroïne comme Jeanne d'Arc ?

Si une femme, une jolie femme, avait pris le commandement de l'armée, la veille de Sedan, quand le maréchal de Mac-Mahon avait été blessé, on aurait traversé les lignes prussiennes.

Trochu n'avait pas su défendre la capitale, face aux Prussiens ?

Ce n'est pas un Trochu qu'il fallait à Paris, mais une sainte Geneviève.

Le colonel Laporte avait raconté une anecdote de la guerre de 1870 ?

Oui. Il était alors capitaine, simple capitaine, et il commandait un détachement d'éclaireurs qui battait en retraite au milieu d'un pays envahi par les Prussiens. Ils étaient cernés, pourchassés, éreintés, abrutis, mourant d'épuisement.

C'était en plein hiver ?

Oui... Devant eux, la plaine, une grande vache de plaine toute nue, où il pleuvait de la neige.

Ils avaient secouru un vieillard et une jeune femme qui s'étaient enfui devant les Allemands ?

Ils avaient fui devant les Prussiens qui avaient occupé leur maison dans la soirée, et qui étaient soûls. Le père avait eu peur pour sa fille, et sans même prévenir leurs serviteurs, ils s'étaient sauvés tous deux dans la nuit.

Cette présence féminine avait ragailardi les soldats ?

Le sexe, il y a tout de même que ça pour vous flanquer du cœur au ventre !

.....

28. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Crime au père Boniface, en 1884.

Guy de Maupassant, le père Boniface, c'était un facteur ?

Oui. Il était chargé de la campagne autour du bourg de Vireville, et, quand il revenait, le soir, de son long pas fatigué, il avait parfois plus de quarante kilomètres dans les jambes.

Il profitait de sa tournée pour lire le journal qu'il apportait au percepteur ?

Oui. La politique le laissait froid ; il passait toujours la finance, mais les faits divers le passionnaient.

Un jour, il avait lu qu'un bûcheron avait découvert un horrible carnage dans une maison isolée ?

Ce bûcheron avait trouvé un garde-forestier égorgé devant sa cheminée, sa femme étranglée sous le lit, et leur petite fille, âgée de six ans, étouffée entre deux matelas.

Ces assassinats l'avaient profondément remué ?

Oui. Le père Boniface avait eu la tête pleine de la vision du crime.

En arrivant devant la maison du percepteur, le facteur avait entendu des cris et des gémissements ?

Il avait cru qu'on assassinait quelqu'un. Il était reparti à toutes jambes, s'était élancé à travers la plaine, à travers les récoltes, courant à perdre haleine, secouant sa sacoche qui lui battait les reins, et il était arrivé, exténué, haletant, éperdu, à la porte de la gendarmerie.

Les gendarmes s'étaient rendus aussitôt sur les lieux ?

Oui... Et là, le brigadier avait pris un air goguenard. C'était tout simplement un couple qui se donnait du bon temps...

On s'était moqué du père Boniface ?

Oui, et pas qu'un peu... Confus, désorienté, honteux, il avait repris son chemin à travers les champs, tandis que le gendarme et le brigadier riaient toujours et lui criaient, de loin, de grasses plaisanteries de caserne.

.....

29. Nouvelle interview de Guy de Maupassant pour Bel-Ami, en 1885.

Guy de Maupassant, dans Bel-Ami, Georges Duroy semblait sûr de lui : il savait qu'il était beau garçon ?

Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien officier, il cambrait sa taille, frisait sa moustache d'un geste militaire et familier, et jetait sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier.

C'était un ancien militaire ?

Oui. Les chasseurs d'Afrique... Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haut de forme assez défraîchi, et battait le pavé de son talon. Il avait l'air de toujours défier quelqu'un, les passants, les maisons, la ville entière, par chic de beau soldat tombé dans le civil.

Il avait un côté un peu voyou ?

Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vaguement roussi, avec une moustache retroussée qui semblait mousser sur sa lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite, des cheveux frisés naturellement, séparés par une raie au milieu du crâne, il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires.

Durois était devenu journaliste ?

Oui. Il avait connu les coulisses des théâtres et celles de la politique, les corridors et les vestibules des hommes d'Etat et de la Chambre des députés, les figures importantes des attachés de cabinet et les mines renfrognées des huissiers endormis. Il était devenu en peu de temps un remarquable reporter, sûr de ses informations, rusé, rapide, subtil, une vraie valeur pour le journal, comme disait le père Walter, qui s'y connaissait en rédacteurs.

Monsieur Walter l'appréciait ?

Oui. Il lui avait confié les Échos, qui sont, disait-il, la moelle du journal. C'est par eux qu'on lance les nouvelles, qu'on fait courir les bruits, qu'on agit sur le public et sur la rente. Entre deux soirées mondaines, il faut savoir glisser, sans avoir l'air de rien, la chose importante, plutôt insinuée que dite. Il faut penser à tout et à tous, à tous les mondes, à toutes les

professions, à Paris et à la Province, à l'Armée et aux Peintres, au Clergé et à l'Université, aux Magistrats et aux Courtisanes.

Boisrenard ne faisait plus l'affaire ?

Cette fonction avait été remplie jusque-là par le secrétaire de la rédaction, M. Boisrenard, un vieux journaliste correct, ponctuel et méticuleux comme un employé. Ce journaliste, qui avait pour lui une longue pratique, manquait de maîtrise et de chic ; il manquait surtout de la rouerie native qu'il fallait pour pressentir chaque jour les idées secrètes du patron. Duroy devait faire l'affaire en perfection, et il complétait admirablement la rédaction de cette feuille « qui naviguait sur les fonds de l'Etat et sur les bas-fonds de la politique », selon l'expression de Norbert de Varenne.

Il y avait aussi des pages culturelles ?

Oui. Afin de donner au journal une allure littéraire et parisienne, on y avait attaché deux écrivains célèbres en des genres différents, Jacques Rival, chroniqueur d'actualité, et Norbert de Varenne, poète et chroniqueur fantaisiste, ou plutôt conteur, suivant la nouvelle école.

Norbert de Varenne avait écrit un recueil de poèmes ?

Oui. *Soleils morts*.

.....

30. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Petite Roque, en 1885.

Guy de Maupassant, Louise Roque s'était fait violer et assassiner au coin d'un bois ?

Oui... La futaie, appartenant à M. Renardet, maire de Carvelin, et le plus gros propriétaire du lieu, était une sorte de bois d'arbres antiques, énormes, droits comme des colonnes, et s'étendant, sur une demi-lieue de longueur, sur la rive gauche du ruisseau qui servait de limite à cette immense voûte de feuillage. Le long de l'eau, de grands arbustes avaient poussé, chauffés par le soleil : mais sous la futaie, on ne trouvait rien que de la mousse, de la mousse épaisse, douce et molle, qui répandait dans l'air stagnant une odeur légère de moisi et de branches mortes.

Le maire habitait une sorte de château ?

Oui. Du haut de cette citadelle, on surveillait jadis tout le pays. On l'appelait la tour du Renard, sans qu'on sût au juste pourquoi ; et de cette appellation sans doute était venu le nom de Renardet que portaient les propriétaires de ce fief resté dans la même famille depuis plus de deux cents ans, disait-on. Car les Renardet faisaient partie de cette bourgeoisie presque noble qu'on rencontrait souvent dans les provinces avant la Révolution.

Ce Renardet était aussi fort que puissant ?

C'était un gros et grand homme, lourd et rouge, fort comme un bœuf, et très aimé dans le pays, bien que violent à l'excès.

C'était un sanguin ?

Son tempérament fougueux lui avait souvent attiré des affaires pénibles dont l'avaient toujours tiré les magistrats de Roüy-le-Tors, en amis indulgents discrets. N'avait-il pas, un jour, jeté du haut de son siège le conducteur de la diligence, parce qu'il avait failli écraser son chien d'arrêt Micmac ? N'avait-il pas enfoncé les côtes d'un garde-chasse qui verbalisait contre lui, parce qu'il traversait, fusil au bras, une terre appartenant au voisin ?

Pour la Petite Roque, la médecine n'avait rien pu faire ?

Non. Elle était morte depuis douze heures au moins. Il avait fallu prévenir le parquet.

Pour le médecin et pour le maire, il s'agissait d'un crime de rôdeur ?

Ils avaient cru que le crime avait été commis par quelque ouvrier sans travail. Depuis qu'on était en République, disaient-ils, on ne rencontrait que ça sur les routes.

Le juge d'instruction n'avait pas fière allure ?

Non, c'est sûr. Un petit monsieur à favoris roux, qui dansait comme un singe sur une haute jument blanche.

Les officiers se moquaient souvent de M. Putoin, ce juge d'instruction ?

D'abord, il avait un nom difficile à porter. Ensuite, il posait pour le beau cavalier, à la grande joie des officiers...

.....

31. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Un échec, en 1885.

Guy de Maupassant, comme Edgar Poe, vous semblez attacher beaucoup d'importance à la qualité de la voix, surtout celle des femmes ?

Oui. On s'efforce d'entendre parler une femme inconnue pour pénétrer la nature de son esprit, et les tendances de son cœur par les intonations de sa voix. Car le timbre et toutes les nuances de la parole montrent à un observateur expérimenté toute la contexture mystérieuse d'une âme, l'accord étant toujours parfait, bien que difficile à saisir, entre la pensée même et l'organe qui l'exprime.

Le narrateur d'Un échec rencontre une jolie femme sur un bateau, lors d'un voyage en Corse ?

Oui. Il propose de lui prêter un recueil de poèmes, et elle lui demande s'il est amusant !

Cette réflexion l'étonne ?

Plus que ça : ça le trouble. On ne demande pas si un recueil de vers est amusant. C'est mieux que cela, un recueil de poèmes : cela peut être charmant, délicat, très artiste, que sais-je...

C'était la femme d'un officier ?

Oui, la femme d'un capitaine de dragons en garnison à Ajaccio. Elle allait rejoindre son mari.

Depuis qu'elle s'était mariée, la vie semblait l'avoir déçue ?

Oui. Son époux l'avait promenée de garnison en garnison, à travers un tas de petites villes tristes. Maintenant, il l'appelait dans cette île qu'elle imaginait lugubre.

Elle aurait voulu vivre dans la capitale ?

Oh oui ! Elle adorait Paris, de loin, avec une rage de gourmandise rentrée, avec une passion exaspérée de provinciale, avec une impatience affolée d'oiseau en cage qui regarde un bois toute la journée, de la fenêtre où il est accroché.

Le narrateur avait-il essayé de la séduire ?

Oui. Quand il l'avait revue, il s'était remis à parler de Paris, et elle avait recommencé à l'écouter avec une attention fiévreuse. Ses histoires étaient devenues hardies, astucieusement décollées, pleines de mots voilés et perfides, de ces mots qui allument le sang.

.....

32. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Amour. Trois pages du livre d'un chasseur, en 1886.

Guy de Maupassant, le narrateur d'Amour, c'est un fou de chasse, un chasseur invétéré ?

Oui. Il était né avec tous les instincts et les sens de l'homme primitif, tempéré par des raisonnements et des émotions de civilisé. Il aimait la chasse avec passion ; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang sur ses mains, lui crispaient le cœur à le faire défaillir.

Son cousin Karl l'avait invité à une chasse aux canards ?

Oui. Un gaillard de quarante ans, roux, très fort et très barbu, un gentilhomme de campagne.

Un type assez paradoxal lui aussi ? À la fois brutal et civilisé ?

Oui. Une demi-brute aimable.

Un type pas très intelligent, mais joyeux, facile à vivre, aimant les plaisanteries, les grosses blagues, les histoires un peu salaces ?

Oui. D'un caractère gai. Doué de cet esprit gaulois qui rend agréable la médiocrité. Il habitait une sorte de ferme-château dans une vallée où coulait une rivière.

Sa ferme fortifiée était-elle entourée de grandes forêts profondes ?

Oui. Des bois couvraient les collines de droite et de gauche, vieux bois seigneuriaux où restaient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les plus rares gibiers à plume de toute cette partie de la France.

Ils avaient déjà abattu des rapaces dans ce coin-là ?

Ils y tuaient des aigles quelquefois ; et les oiseaux de passage, ceux qui presque jamais ne viennent dans les pays trop peuplés, s'arrêtaient presque infailliblement dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

Les marais impressionnaient le narrateur ? Il en avait à moitié peur ?

Oui... Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basse couvertes d'eau ? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes ?

La grande salle du château de Karl était-elle bizarrement décorée ?

Oui, plutôt !... Les buffets, les murs, le plafond étaient couverts d'oiseaux empaillés, aux ailes étendues, ou perchés sur des branches accrochées par des clous, éperviers, hérons, hiboux, engoulevents, buses, tiercelets, vautours, faucons, le cousin pareil lui-même à un étrange animal des pays froids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque.

Avant de partir, les chasseurs avaient pris un solide petit déjeuner ?

Solide ? Heu, disons plutôt « liquide »... Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de fine champagne, ils étaient partis accompagnés d'un garde et de leurs chiens : Plongeon et Pierrot.

Le titre de votre nouvelle fait allusion à la fidélité des animaux entre eux ?

Oui... « *Amour* »... Un canard se laisse abattre là où sa compagne s'est fait tirer...

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre » ?

Heu, là, ce sont plutôt des canards sauvages. Le narrateur n'avait rien d'un grand sentimental, vous savez... Il avait vu une chose noire qui était tombée ; il avait entendu dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot le lui avait rapporté. Il les avait mis, froids déjà, dans le même carnier, et il était reparti pour Paris...

Aucun regret pour ces pauvres oiseaux ?

Non. La barbarie l'emporte.

.....

33. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Trou, en 1886.

Guy de Maupassant, dans Le Trou, un nommé Renard avait été accusé d'homicide ?

Coups et blessures, ayant occasionné la mort. Tel était le chef d'accusation qui faisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold Renard, tapissier.

Son épouse, Mélie, semblait disgracieuse ?

Sa femme en noir, petite, laide, avait l'air d'une guenon habillée en dame.

C'est donc un peu la fable du Renard et du Singe ?

Si vous voulez... Mais je n'écris pas de fable... Juste des contes un peu cruels parfois...

Sa femme avait forcé Renard à aller à la pêche ?

Oui. Et il avait découvert un trou profond, une vraie niche à poisson, un paradis pour le pêcheur.

Renard buvait souvent du vin blanc puis il s'endormait comme une masse ?

Oui. Comme il le disait dans son langage pittoresque : il dormait à ne pas entendre gueuler l'ange du jugement dernier !

Un jour, quelqu'un lui avait pris sa place, son coin de pêche ?

Oui. Et ce malotru, ce sans-gêne prenait poisson sur poisson. Renard en était fou de rage.

Mais il n'avait rien fait, et sa femme l'avait injurié ?

Oui. Elle lui avait dit méchamment : « T'es pas un homme. V'là qu' tu fuis, maintenant, que tu rends la place ! Va donc, Bazaine ! »

Les deux femmes en étaient venues aux mains, et le pêcheur était tombé à l'eau en voulant s'en mêler ?

Oui. Il s'était noyé, sous huit pieds d'eau... Mais Renard avait été acquitté, les témoins ayant déposé en sa faveur.

.....

34. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Monsieur Parent, en 1886.

Guy de Maupassant, Monsieur Parent, c'était un quadragénaire ?

C'était un homme de quarante ans, déjà gris, un peu gros, portant avec un air inquiet un bon ventre de joyeux garçon que les événements avaient rendu timide.

Sa femme était tyrannique ?

Il avait épousé, quelques années plus tôt, une jeune femme aimée tendrement qui le traitait à présent avec une rudesse et une autorité de despote tout-puissant. Elle le gourmandait sans cesse pour tout ce qu'il faisait et pour tout ce qu'il ne faisait pas, lui reprochait aigrement ses moindres actes, ses habitudes, ses simples plaisirs, ses goûts, ses allures, ses gestes, la rondeur de sa ceinture et le son placide de sa voix.

Sa femme lui avait reproché son oisiveté ?

Rentier modeste, il vivait sans emploi avec ses vingt mille francs de revenu ; et sa femme, prise sans dot, s'indignait sans cesse de l'inaction de son mari.

Sa vieille bonne lui avait raconté que sa femme le trompait avec son meilleur ami et que son fils n'était pas de lui ?

Oui...

Sa femme lui avait reproché le renvoi de Julie : elle n'avait pas trouvé de mots assez durs, assez blessants ?

Oui... Elle lui avait dit : « Tiens, tu ne seras jamais qu'une loque, un pauvre sire, un pauvre homme sans volonté, sans fermeté, sans énergie. Ah ! elle a dû t'en dire de raides, ta Julie, pour que tu te sois décidé à la mettre dehors. J'aurais voulu être là une minute, rien qu'une minute. »

Parent avait fini par la renvoyer elle aussi ?

Oui. Il l'avait poussée dans l'escalier.

Ensuite il avait vécu comme un vieux célibataire ?

Il avait repris son existence de garçon, ses habitudes de flânerie, et il mangeait au restaurant, comme autrefois. Ayant voulu éviter tout scandale, il faisait à sa femme une pension réglée par les hommes d'affaires.

Son « fils » lui avait manqué, même s'il n'était pas de lui ?

Oui... Parent avait pris l'habitude de la brasserie où le coudolement continu des buveurs met près de vous un public familial et silencieux, où la grasse fumée des pipes endort les inquiétudes, tandis que la bière épaisse alourdit l'esprit et calme le cœur.

.....

35. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Rosalie Prudent, en 1886.

Guy de Maupassant, Rosalie Prudent, c'est une histoire d'infanticide ?

Oui. Un infanticide accompli par une servante.

Pourtant Rosalie semblait vouloir garder cet enfant ?

La perquisition opérée dans la chambre de la fille Prudent avait amené la découverte d'un trousseau complet d'enfant, fait par Rosalie elle-même, qui avait passé ses nuits à le couper et à le coudre pendant trois mois.

Ses employeurs, c'étaient les Varambot ?

Oui. Des gens qui ne plaisantaient pas sur la morale. Ils étaient là, assistant aux assises, l'homme et la femme, petits rentiers de province, exaspérés contre cette traînée qui avait souillé leur maison.

Cette Rosalie, comment était-elle ?

Une belle grande fille de Basse Normandie, assez instruite pour son état.

Qui était le père de l'enfant ?

Joseph Varambot, le neveu, un sous-officier d'artilleurs.

Elle avait eu des jumeaux ?

Oui, et elle avait commis par accident un double infanticide. Elle avait paniqué...

Les Varambot voulaient sa mort ?

Oui... Ils auraient voulu la voir guillotiner tout de suite, sans jugement, et ils l'accablaient de dépositions haineuses devenues dans leur bouche des accusations. Les juges avaient été plus cléments. Elle avait été acquittée.

.....

36. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Mademoiselle Perle, en 1886.

Guy de Maupassant, Monsieur Chantal, c'était un casanier ?

C'était un charmant homme, très instruit, très ouvert, très cordial, mais qui aimait avant tout le repos, le calme, la tranquillité, et qui avait fortement contribué à momifier ainsi sa famille pour vivre à son gré, dans une stagnante immobilité.

Madame Chantal était plutôt pessimiste ?

Elle avait coutume d'émettre cette phrase comme conclusion à toute discussion politique : « Tout cela est de la mauvaise graine pour plus tard. »

Gaston, le narrateur, avait été invité chez les Chantal pour tirer les Rois ?

Oui. Il avait eu la fève. Il avait senti quelque chose de très dur qui avait failli lui casser une dent. Il avait doucement ôté cet objet de sa bouche et il avait aperçu une petite poupée de porcelaine, pas plus grosse qu'un haricot.

Qui avait-il choisi comme reine ?

Mademoiselle Perle.

L'une des filles Chantal ?

Non. Une vague parente.

Il y avait pourtant chez les Chantal deux filles à marier ?

L'idée de mariage rôde sans cesse dans toutes les maisons à grandes filles et prend toutes les formes, tous les déguisements, tous les moyens.

Mademoiselle Perle ne payait pas de mine ?

Gaston était habitué à la voir dans cette maison, comme on voit les vieux fauteuils de tapisserie sur lesquels on s'assied depuis son enfance, sans y avoir jamais pris garde.

Une sorte de bel objet ?

Un jour, on ne sait pourquoi, parce qu'un rayon de soleil tombe sur le siège, on se dit tout à coup : « Tiens, mais il est fort curieux, ce meuble » ; et on découvre que le bois a été travaillé par un artiste, et que l'étoffe est remarquable. Jamais Gaston n'avait pris garde à Mlle Perle.

Chantal avait raconté à Gaston l'histoire de Mlle Perle ?

Oui. Une petite fille abandonnée, recueillie par sa famille quand elle avait six semaines. Monsieur Chantal était tombé amoureux d'elle en grandissant, mais il en avait épousé une autre, qu'il aimait moins pourtant, à son grand regret...

.....

37. Nouvelle interview de Guy de Maupassant pour Mont-Oriol, en 1887.

Guy de Maupassant, dans votre roman Mont-Oriol, on avait construit en Auvergne une sorte d'établissement dont la vocation semblait double : à la fois ludique et thérapeutique ?

C'était un grand bâtiment dont le rez-de-chaussée demeurait réservé au traitement thermal, tandis que le premier étage servait de casino, café, salle de billard.

On avait découvert une source thermale dans les gorges d'Enval ?

Oui, la source Bonnefille. Quelques propriétaires du pays et des environs s'étaient décidés à construire au milieu de ce superbe vallon d'Auvergne, sauvage et gai pourtant, planté de noyers et de châtaigniers géants, une vaste maison à tous usages, servant également pour la guérison et pour le plaisir, où l'on vendait, en bas, de l'eau minérale, des douches et des bains, en haut, des bocks, des liqueurs et de la musique.

Les malades n'y étaient guère nombreux ?

Ils venaient là une cinquantaine, attirés surtout par la beauté du pays, par le charme de ce petit village noyé sous des arbres énormes dont les troncs tortus semblaient aussi gros que les maisons, et par la réputation des gorges, de ce bout de vallon étrange, ouvert sur la grande plaine d'Auvergne, et finissant brusquement au pied de la haute montagne, de la montagne hérissée d'anciens cratères, finissant dans une crevasse sauvage et superbe, pleine de rocs éboulés ou menaçants, où coule un ruisseau qui cascade sur les pierres géantes.

Y avait-il d'autres hôtels ?

Trois hôtels avaient surgi en même temps que l'établissement casino-médical. C'étaient : le Splendid Hotel, tout neuf, construit sur le versant du vallon dominant les bains, l'hôtel des Termes, ancienne auberge replâtrée, et l'hôtel Vidaillet, formé tout simplement par l'achat de trois maisons voisines.

Les médecins se faisaient concurrence ?

Oui. Deux médecins nouveaux s'étaient trouvés installés dans le pays, un matin, sans qu'on sût bien comment ils étaient venus, car les médecins, dans les villes d'eaux, semblent sortir des sources, à la façon des bulles de gaz.

Le docteur Bonnefille, c'était le maître du pays ?

Oui. Une figure maigre, ridée de grands plis mauvais dont le fond semblait noir, salie par une barbe grisâtre rarement coupée. Un chapeau haut de soie de forme haute, râpé, taché, graisseux dont il couvrait sa longue chevelure poivre et sel, « poivre et sale », disait son rival le docteur Latonne.

Madame Andermut était venue le consulter ?

Oui. C'était une jeune femme blonde, petite, pâle, très jolie, dont les traits semblaient d'une enfant, tandis que l'œil bleu, hardiment fixé, jetait aux gens un regard résolu qui donnait un attrait charmant de fermeté et un singulier caractère à cette mignonne et fine personne.

Était-elle très malade ?

Non. Elle n'avait pas grand-chose. De vagues malaises, des tristesses, des crises de larmes sans cause, des colères sans raison, de l'anémie enfin. Elle désirait surtout un enfant, attendu en vain depuis deux ans qu'elle était mariée.

.....

38. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour L'Ordonnance, en 1887.

Guy de Maupassant, L'Ordonnance, c'est une histoire de vengeance ?

De vengeance et d'honneur militaire.

L'histoire commence par l'enterrement de l'épouse d'un officier ?

Oui. Le cimetière plein d'officiers avait l'air d'un champ fleuri. Les képis et les culottes rouges, les galons et les boutons d'or, les sabres, les aiguillettes de l'état-major, les brandebourgs des chasseurs et des hussards passaient au milieu des tombes dont les croix blanches ou noires ouvraient leurs bras lamentables, leurs bras de fer, de marbre ou de bois, sur le peuple disparu des morts. On venait d'enterrer la femme du colonel de Limousin.

Comment était-elle morte ?

Elle s'était noyée deux jours auparavant, en prenant un bain.

En fait, elle s'était suicidée et avait laissé une lettre ?

Oui. Dans cette missive, elle lui avouait qu'elle l'avait trompé, mais qu'un autre officier l'avait fait chanter et l'avait forcée...

Comment avait réagi le colonel ?

Il s'était essuyé le front couvert de sueur. Son sang-froid, le sang-froid des jours de bataille lui était revenu tout à coup.

Le maître-chanteur, c'était l'ordonnance ?

Oui, un nommé Philippe, un grand soldat à moustaches rousses, l'air malin, l'œil sournois.

Le colonel l'avait abattu sur place ?

Oui, après que l'autre lui a dit le nom de l'amant de sa femme.

.....
39. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour sa préface à Pierre et Jean, en septembre 1887.

Guy de Maupassant, vous citez souvent le vers de Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable » ?

C'est un peu ma devise... Le réaliste, voyez-vous, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même.

Faut-il tout dire ?

Bien sûr que non. Raconter tout serait impossible : il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession.

Donc les romanciers réalistes n'existent pas ?

On devrait les appeler plutôt des Illusionnistes. Ce sont des sortes de prestidigitateurs. Quel enfantillage, d'ailleurs, de croire à la réalité puisque nous portons chacun la nôtre dans notre pensée et dans nos organes. Nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût créent autant de vérités qu'il y a d'hommes sur la terre. Et nos esprits qui reçoivent les instructions de ces organes, diversement impressionnés, comprennent, analysent et jugent comme si chacun de nous appartenait à une autre race.

Votre définition du grand artiste ?

Les grands artistes, ce sont ceux qui imposent à l'humanité leur illusion particulière.

Peut-on encore écrire des romans après Balzac, après Flaubert ?

Il faut être, en effet, bien fou, bien audacieux, bien outrecuidant ou bien sot, pour écrire encore aujourd'hui ! Après tant de maîtres aux natures si variées, au génie si multiple, que reste-t-il à faire qui n'ait été fait, que reste-t-il à dire qui n'ait été dit ? L'homme qui cherche seulement à amuser son public par des moyens déjà connus, écrit avec confiance, dans la candeur de sa médiocrité, des œuvres destinées à la foule ignorante et désœuvrée.

Un artiste, c'est quelqu'un d'exigeant ?

Ceux qui pèsent sur tous les siècles de la littérature passée, ceux que rien ne satisfait, que tout dégoûte parce qu'ils rêvent mieux, à qui tout semble défloré déjà, à qui leur œuvre donne toujours l'impression d'un travail inutile et commun, en arrivent à juger l'art littéraire une chose insaisissable, mystérieuse, que nous dévoilent à peine quelques pages des plus grands maîtres. Les hommes de génie n'ont point, sans doute, ces angoisses et ces tourments, parce qu'ils portent en eux une force créatrice irrésistible. Ils ne se jugent pas eux-mêmes. Les autres, nos autres, nous sommes simplement des travailleurs conscients et tenaces.

Avez-vous eu parfois envie de tout laisser tomber ?

On ne peut lutter contre l'invincible découragement que par la continuité de l'effort.

Quels ont été vos maîtres ?

Deux hommes par leurs enseignements simples et lumineux m'ont donné cette force de toujours tenter : Louis Bouilhet et Gustave Flaubert.

L'objectif essentiel, pour un romancier, c'est d'apprendre à utiliser un vocabulaire précis ?

Quelle que soit la chose qu'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer et qu'un adjectif pour la qualifier. Il faut donc chercher, jusqu'à ce qu'on les ait découverts, ce mot, ce verbe et cet adjectif, et ne jamais avoir recours à des supercheries, même heureuses, à des clowneries de langage pour éviter la difficulté.

Et là, vous vous éloignez de Huysmans, des Goncourt, de l'écriture artiste et des décadentistes ?

Il n'ait point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux, chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste, pour fixer toutes les nuances de la pensée. Ayons moins de noms, de verbes et d'adjectifs aux sens presque insaisissables, mais plus de phrases différentes, diversement construites, ingénieusement coupées, pleines de sonorités et de rythmes savants. Efforçons-nous d'être des stylistes excellents plutôt que des collectionneurs de termes rares. La langue française, d'ailleurs, est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce courant limpide, ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités, sans que rien ne surnage de ces tentatives inutiles.

.....
40. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, en 1887, à propos de ses contes fantastiques.

Guy de Maupassant, dans Sur l'eau, l'un de vos personnages raconte une aventure qui lui est arrivée, il y a dix ans ?

Oui. Une histoire de pêcheur. L'ancre de sa barque s'était accrochée à quelque chose.

C'était le cadavre d'une vieille femme qui s'était pris dans la chaîne ?

Ne dévoilez pas le dénouement, malheureux !

Dans Un conte de Noël, un vieux médecin athée prétend avoir assisté à un miracle ?

Pendant un hiver glacial, une paysanne, possédée du démon, est délivrée du mal en contemplant des objets pieux, durant la messe de minuit.

Comment s'était-elle fait « posséder » ?

Elle avait mangé un œuf trouvé dans la neige...

Le conte intitulé La Main, c'est une variante de La Main d'écorché, un autre de vos contes fantastiques ?

Oui

L'atmosphère fantastique y est préparée d'une façon très adroite : « De grandes fleurs jaunes couraient sur l'étoffe sombre »...

Merci. C'est que je prépare le lecteur à voir la main d'écorché courir comme un scorpion ou comme une araignée, le long des rideaux et des murs dans les rêves du narrateur.

Votre narrateur, c'est un juge d'instruction ?

Oui. M. Bermutier.

Vous insistez beaucoup sur les sentiments de vos personnages ?

Peut-être...Je n'ai plus tellement cette histoire en tête...

Vous dépeignez les femmes comme des peureuses et des curieuses ?

Oui. L'avidité et insatiable besoin d'épouvante qui hante leur âme.

Le domestique de Sir John Rowell est complètement affolé quand il découvre le cadavre de son maître ?

Oui, on le voit pleurer, éperdu et désespéré.

Quant à l'Anglais qui devient fou, il était poli, courtois, bienveillant au début de l'histoire ?

Oui. Il avait reçu le narrateur avec toute la méticuleuse courtoisie anglaise, et il avait parlé avec éloge de la France, de la Corse.

Le Loup, plus que du fantastique, c'est une histoire de vengeance ?

Un chasseur étouffe un loup énorme pour se venger de la mort de son frère.

.....

41. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Lapin, en 1887.

Guy de Maupassant, Le Lapin, c'est une enquête policière ?

Oui, mais d'un genre dérisoire... C'est un peu pour se moquer des gendarmes... C'est un conte facétieux...

Un fermier était tout décontenancé : on lui avait volé un lapin ?

Oui. Maître Lecacheur. C'était le maire de sa commune, Pavigny-le-Gras.

Il était allé prévenir sa femme ?

Une petite femme maigre et vive, propre, entendue à tous les soins de l'exploitation.

Tout de suite, elle avait soupçonné Polyte, un valet de ferme ?

Oui... Sur sa maigre figure irritée, toute sa fureur paysanne, toute son avarice, toute sa rage de femme économe contre le valet toujours soupçonné, contre la servante toujours suspectée, apparaissaient dans la contraction de la bouche, dans les rides des joues et du front.

Ce Polyte était mal vu ?

C'était un homme de peine. Il avait été employé pendant quelques jours dans la ferme et congédié par Lecacheur après une réponse insolente. Ancien soldat, il passait pour avoir gardé de ses campagnes en Afrique des habitudes de maraude et de libertinage. Il avait fait, pour

vivre, tous les métiers. Maçon, terrassier, charretier, faucheur, casseur de pierres, ébrancheur...

On le trouvait trop paresseux ?

Oui. Il était surtout fainéant ; aussi ne le gardait-on nulle part et devait-il par moments changer de canton pour trouver encore du travail.

Lecacheur s'était plaint aux gendarmes ?

Oui. Il avait expliqué longuement ses histoires avec Polyte, le départ de ce valet, son mauvais regard, des propos rapportés, accumulant des preuves insignifiantes et minutieuses.

Les gendarmes avaient cueilli le voleur chez sa maîtresse, la femme d'un berger ?

Oui. Et la peau du lapin, preuve accablante, dernière et terrible pièce à conviction, avait été découverte dans la paille...

.....

42. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Père, en 1887.

Guy de Maupassant, Le Père, c'est l'histoire d'un misanthrope qui se comporte en philanthrope ?

Oui, c'est un peu ça. Bien vu...

Jean de Valnoy, c'était un ancien noceur ?

Oui. Il habitait un petit manoir, au bord d'une rivière, dans un bois. Il s'était retiré là après avoir vécu à Paris, une vie de fou, pendant quinze ans. Tout à coup, il en avait eu assez des plaisirs, des soupers, des hommes, des femmes, des cartes, de tout, et il était venu habiter dans ce domaine où il était né.

C'était un promeneur solitaire, comme le vieux Jean-Jacques ?

Oui, on peut dire ça. Il allait à petits pas sous les grands arbres, contemplant les étoiles à travers les feuilles, respirant et buvant à pleine poitrine le frais repos de la nuit et des bois.

La capitale, pour lui, c'était de l'histoire ancienne ?

Il avait quitté Paris pour toujours. Il était las, las, écœuré plus que je ne saurais dire par toutes les bêtises, toutes les bassesses, toutes les saletés qu'il avait vues et auxquelles il avait participé pendant quinze ans.

Il avait raconté au narrateur l'histoire d'une bohémienne, rencontrée dans ces bois ?

Oui. Il y a sept ans de cela, il avait aperçu devant lui une voiture, ou plutôt une maison roulante, une de ces maisons de saltimbanques et de marchands forains qui vont dans nos campagnes de foire en foire.

Une gitane était en train d'accoucher, en compagnie de son ami, un Marseillais ?

Oui. Ça avait été toute une histoire : il avait fallu atteler les chiens à la roulotte, et la voiture s'était mise en route lentement, secouant aux cahots des ornières profondes la pauvre femme au flanc déchiré. Puis Jean de Valnois les avait accueillis dans son château, et il était allé quérir un médecin. Le Marseillais, rassuré, consolé, triomphant, avait mangé à étouffer et s'était grisé à mort pour célébrer cette heureuse naissance.

La bohémienne avait-elle été reconnaissante ?

Oui. Elle l'avait remercié à sa façon. Mademoiselle Elmire – c'était son nom – était une somnambule extra-lucide qui lui avait promis une vie interminable et des félicités sans nombre.

.....

43. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Horla, en 1887.

Guy de Maupassant, le héros du Horla avait profondément aimé sa Normandie natale ?

Oui. Il avait aimé ce pays, et il avait aimé y vivre parce qu'il y avait ses racines, ces profondes et délicates racines qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

Rouen non plus ne l'avait pas laissé indifférent ?

Rouen... La vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise apporte.

Parfois ce personnage se sentait bizarrement dépressif ?

Oui... On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Soudain, après une courte promenade, il rentrait désolé, comme si quelque malheur l'avait attendu chez lui...

Nos sens sont terriblement imparfaits ?

Nos sens sont misérables... Nos yeux ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... Notre odorat est plus faible que celui du chien... Notre goût peut à peine discerner l'âge d'un vin !

Ce personnage étrange avait une maladie nerveuse ? Il était allé voir son médecin ?

Il était allé consulter son médecin, car il ne pouvait plus dormir. Il lui avait trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais sans aucun symptôme alarmant. Il avait dû se soumettre aux douches et boire du bromure de potassium.

La nuit l'angoissait et l'avait rendu à moitié fou ?

A mesure qu'approchait le soir, une inquiétude incompréhensible l'envahissait, comme si la nuit cachait pour lui une menace terrible.

Ses cauchemars l'avaient vraiment accablé ?

Il avait senti que quelqu'un s'était approché de lui, l'avait regardé, l'avait palpé, était monté sur son lit, s'était agenouillé sur sa poitrine, lui avait pris le cou entre ses mains et avait serré... serré... de toute sa force pour l'étrangler.

Le Horla, c'est une histoire de double ?

Oui, de double maléfique.

.....

44. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Rosier de Madame Husson, en 1888.

Guy de Maupassant, au début du Rosier de Madame Husson on assiste au déraillement d'une locomotive ?

Oui. La machine râlait, geignait, sifflait, soufflait, crachait, ressemblait à ces chevaux tombés dans la rue, dont le flanc bat, dont la poitrine palpète, dont les naseaux fument et dont tout le corps frissonne, mais qui ne paraissent plus capables du moindre effort pour se relever et se remettre à marcher. Ce passage a beaucoup plu à mon ami Emile Zola !

Le narrateur de votre conte avait profité de cet accident pour rendre visite à un ami qu'il n'avait pas vu depuis longtemps ?

Oui, Albert Marambot, médecin à Gisors.

Il avait eu du mal à le reconnaître ?

Oui... Albert avait beaucoup grossi... On lui aurait donné quarante-cinq ans au moins, et, en une seconde, toute la vie de province lui était apparue, qui alourdit, épaisit et vieillit.

Raoul Aubertin avait deviné en un clin d'œil toute l'existence d'Albert ?

Oui... Les longs repas qui avaient arrondi son ventre, les somnolences après dîner, dans la torpeur d'une lourde digestion arrosée de cognac, et les vagues regards jetés sur les malades avec la pensée de la poule rôtie qui tourne devant le feu. Ses conversations sur la cuisine, sur le cidre, l'eau-de-vie et le vin, sur la manière de cuire certains plats et de bien lier certaines

sauces lui avaient été révélées, rien qu'en apercevant l'empatement rouge de ses joues, la lourdeur de ses lèvres, l'éclat morne de ses yeux.

Albert était un gourmet, un gourmand et un homme de goût ?

Le goût, quoi qu'on dise, c'est important ! Un homme qui ne distingue pas une langouste d'un homard, un hareng d'un maquereau ou d'un merlan, et une poire crassane d'une duchesse, est comparable à celui qui confondrait Balzac avec Eugène Sue, une symphonie de Beethoven avec une marche militaire d'un chef de musique de régiment, et l'Apollon du Belvédère avec la statue du général de Blamont !

Raoul avait-il fait un excellent repas ?

Parbleu ! Albert l'avait fait manger jusqu'à la suffocation !

Gisors, c'est une jolie petite ville ?

Oui. Une ville, d'un joli caractère provincial, dominée par sa forteresse, le plus curieux monument de l'architecture militaire du VII^e siècle qui soit en France. Elle domine à son tour une longue et verte vallée où les lourdes vaches de Normandie broutent et ruminent dans les pâturages.

Madame Husson, une vieille femme prude, avait voulu fonder un prix de vertu, mais ne trouvant personne, aucune rosière digne de ce nom, elle n'avait déniché qu'un jeune homme timide, pudique, un « rosier » ?

Oui, un nommé Isidore. Sa chasteté proverbiale faisait la joie de Gisors depuis plusieurs années déjà, servait de thème plaisant aux conversations de la ville et d'amusement pour les filles qui s'égayaient à le taquiner.

Un grand dadais ?

Âgé de vingt ans passés, grand, gauche, lent et craintif, il aidait sa mère dans son commerce et passait ses jours à éplucher des fruits ou des légumes, assis sur une chaise devant la porte. Il avait une peur maladive des jupons qui lui faisait baisser les yeux dès qu'une cliente le regardait en souriant, et cette timidité bien connue le rendait le jouet de tous les espiègles du pays.

On avait fini par lui donner un prix de vertu ?

Oui, mais il était devenu alcoolique...

.....

45. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Hautot père et fils, en 1889.

Guy de Maupassant, les Hautot habitaient une sorte de ferme fortifiée ?

Oui. Demi-ferme, demi-manoir. Une de ces habitations rurales mixtes qui furent presque seigneuriales et qu'occupent à présent de gros cultivateurs.

Le père Hautot, il était costaud ?

Ça oui. C'était un grand Normand, un de ces hommes puissants, sanguins, osseux, qui lèvent sur leurs épaules des voitures de pommes.

Il avait voulu que son fils ait de l'instruction, mais pas trop : il voulait qu'il reste un paysan ?

Oui... Il avait fait suivre ses classes, jusqu'en troisième, à son fils Hautot César, afin qu'il eût de l'instruction, et il avait arrêté là ses études de peur qu'il devînt un monsieur indifférent à la terre.

Ils chassaient avec M. Bermont ?

Oui, un percepteur. Un petit gros qui montrait sur ses joues rouges de minces réseaux de veines violettes pareils aux affluents et au cours tortueux des fleuves sur les cartes de géographie.

Le père Hautot, victime d'un accident de chasse, à l'article de la mort, avait avoué à son fils, qu'il avait une maîtresse à Rouen ?

Oui. Une certaine Caroline Donet. Il ne voulait pas qu'elle fût malheureuse.

César Hautot était allé la voir, mais non sans réticence ?

Oui... Toute la morale qui gît en nous, tassée au fond de nos sentiments par des siècles d'enseignement héréditaire, tout ce qu'il avait appris depuis le catéchisme sur les créatures de mauvaise vie, le mépris instinctif que tout homme porte en lui contre elles, même s'il en épouse une, toute son honnêteté bornée de paysan, tout cela s'agitait en lui, le retenait, le rendait honteux et rougissant.

César se sentait très seul ?

Jamais il ne s'était trouvé seul, et l'isolement lui semblait insupportable. Jusqu'alors, il vivait à côté de son père, comme son ombre, le suivait aux champs, surveillait l'exécution de ses ordres, et quand il l'avait quitté pendant quelque temps le retrouvait au dîner. Ils passaient les soirs à fumer leurs pipes en face l'un de l'autre, en causant chevaux, vaches ou moutons ; et la poignée de main qu'ils se donnaient au réveil semblait l'échange d'une affection familiale et profonde.

Il n'arrivait pas à faire son deuil ?

Il errait par les labours d'automne, s'attendant toujours à voir se dresser au bout d'une plaine la grande silhouette gesticulante du père. Pour tuer les heures, il entraînait chez les voisins, racontait l'accident à tous ceux qui ne l'avaient pas entendu

On devine qu'il va se mettre en ménage avec Caroline ?

C'est fort possible...

46. Interview de Guy de Maupassant en 1889, pour La Roche aux guillemots et pour Boitelle.

Guy de Maupassant, dans La Roche aux guillemots, vous posez le problème de l'instinct animal ?

Oui. Quel instinct invincible, quelle habitude séculaire poussent ces oiseaux à revenir en tel ou tel lieu ?

Monsieur d'Arvelles, c'est le personnage principal de ce conte ?

C'était un chasseur invétéré. Il aurait dû aller enterrer son gendre, mais il avait préféré continuer sa chasse.

C'est plutôt désinvolte comme attitude ?

La passion de la chasse est plus forte que tout. Elle l'emporte sur la bienséance la plus élémentaire. Ce personnage aurait dû organiser les obsèques de son gendre.

Les autres chasseurs de votre conte sont-ils aussi cyniques ?

Oui. Ils plaisaient : « Les trois autres comme un seul homme répondirent : Parbleu ! mon cher, deux jours de plus ou de moins n'y feront rien dans son état. »

Quel métier exerçait Boitelle, le héros du conte de ce nom ?

Il était vidangeur.

Il n'y a pas de sots métiers...

On dit ça...

Boitelle appréciait-il ce qu'il faisait ?

Non. Il passait son temps à geindre.

Les perroquets vous font penser à des fleurs exotiques ?

Les aras énormes ont l'air d'oiseaux cultivés en serre.

Dans ce conte aussi (Boitelle), vous posez le problème de la passion ou de la vocation ?

Oui. Ce goût-là, ce goût de l'exotique, Boitelle l'avait dans le sang, comme on a celui de la chasse, de la médecine ou de la prêtrise.

La mère adoptive de l'enfant noire, c'est une marchande d'huîtres, pleine de compassion ?

Oui. Une écaillère apitoyée.

Dans cette nouvelle, vous insistez sur la bêtise des paysans normands ?

Oui. Ils n'ont jamais rien vu... Les yeux élargis par l'ébahissement...

C'est un drame sans élément tragique ?

Oui, mais c'est une vie gâchée par les préjugés les plus stupides, le racisme...

.....
47. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Fort comme la mort, en 1889.

Guy de Maupassant, je voulais vous poser quelques questions sur Fort comme la mort : l'histoire commence dans l'atelier du peintre Olivier Bertin ?

Oui. Une vague odeur engourdissante de peinture, de térébenthine et de tabac flottait, captée par les tapis et les sièges ; et aucun autre bruit ne troublait le lourd silence que les cris vifs et courts des hirondelles, et la longue rumeur confuse de Paris à peine entendue par-dessus les toits.

Ce peintre, c'était un anxieux ?

Ce n'était point un artiste résolu et sûr de lui, mais un inquiet dont l'inspiration indécise hésitait sans cesse entre toutes les manifestations de l'art. Riche, illustre, ayant conquis tous les honneurs, il demeurait, vers la fin de sa vie, l'homme qui ne sait pas encore au juste vers quel idéal il a marché. Il avait été prix de Rome, défenseur des traditions, évocateur, après tant d'autres, des grandes scènes de l'histoire ; puis, modernisant ses tendances, il avait peint des hommes vivants avec des souvenirs classiques.

À présent, c'était un vieil homme ?

L'âge maintenant pesait sur lui, l'alourdisait. Grand, les épaules larges, la poitrine pleine, il avait pris du ventre comme un ancien lutteur, bien qu'il continuât à faire des armes tous les jours et à monter à cheval avec assiduité. La tête était restée remarquable, aussi belle qu'autrefois, bien que différente. Les cheveux blancs, drus et courts, avisaient son œil noir sous d'épais sourcils gris. Sa moustache forte, une moustache de vieux soldat, était demeurée presque brune et donnait à sa figure un rare caractère d'énergie et de fierté.

On dirait un peu un autoportrait déguisé ? Vous vous êtes vieilli ?

Vous trouvez ?

Oui... La conversation de ce peintre était-elle appréciée ?

Connaissant tout le monde, dans tous les mondes, lui comme artiste devant qui toutes les portes s'étaient ouvertes, elle, Any, la comtesse de Guilleroy, comme femme élégante d'un député conservateur, ils étaient exercés à ce sport de la causerie française fine, banale, aimablement malveillante, inutilement spirituelle, vulgairement distinguée qui donne une réputation particulière et très enviée à ceux dont la langue s'est assouplie à ce bavardage médisant.

Any voulait lui faire peindre un Christ ?

Il résistait, jugeant qu'il y en avait déjà assez par le monde.

Any le trouvait parfois un peu trop narquois ?

Il avait toujours eu l'esprit gouailleur, cette tendance française qui mêle une apparence d'ironie aux sentiments les plus sérieux, et souvent il la contristait sans le vouloir, sans savoir saisir les distinctions subtiles des femmes, et discerner les limites des départements sacrés, comme il disait. Elle se fâchait surtout chaque fois qu'il parlait avec une nuance de blague familière de leur liaison si longue qu'il affirmait être le plus bel exemple d'amour du dix-neuvième siècle.

.....

48. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour L'Inutile beauté, en 1890.

Guy de Maupassant, la comtesse de Mascaret n'aimait pas son mari ?

Elle était fort belle, svelte, distinguée avec sa longue figure ovale, son teint d'ivoire doré, ses grands yeux gris et ses cheveux noirs. Elle était montée dans sa voiture sans regarder le comte, sans paraître même l'avoir aperçu, avec une allure si particulièrement racée, que l'infâme jalousie dont il était depuis si longtemps dévoré, l'avait mordu au cœur.

Le comte avait-il cherché à briser la glace ?

Les deux époux étaient demeurés côte à côte sans se parler. Il avait cherché comment entamer l'entretien, mais elle avait gardé un visage si obstinément dur qu'il n'avait pas osé.

Gabrielle le fuyait systématiquement ?

Oui... Il avait glissé sournoisement sa main vers la main gantée de la comtesse et l'avait touchée comme par hasard, mais le geste qu'elle avait fait en retirant son bras avait été si vif et si plein de dégoût qu'il était demeuré anxieux, malgré ses habitudes d'autorité et de despotisme.

Elle lui avait reproché sa jalousie ?

Oui. Une jalousie d'espion, basse, ignoble, dégradante pour le comte, insultante pour la comtesse. Elle n'était pas mariée depuis huit mois qu'il l'avait soupçonnée de toutes les perfidies.

Elle lui avait aussi reproché ses sept maternités successives ?

Elle lui avait dit qu'il vous avait eu cette idée abominable de lui faire passer sa vie dans une perpétuelle grossesse, jusqu'au moment où elle aurait dégoûté tous les hommes.

Elle lui avait avoué qu'un de ses enfants n'était pas de lui ? Comment avait-il réagi ?

Il était parti en voyage pour se changer les idées.

Mascaret, qui avait longtemps été si sérieux, s'était mis à faire la noce ?

Tant qu'il était resté bon mari, il avait eu un affreux caractère, ombrageux et grincheux. Depuis qu'il faisait la fête, il était devenu très indifférent, mais on aurait dit qu'il avait un souci, un chagrin, un ver rongeur quelconque, il avait beaucoup vieilli.

.....

49. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Champ d'oliviers, en 1890.

Guy de Maupassant, l'abbé Vilbois, c'était un marin ?

Il semblait fait pour les aventures plus que pour dire la messe.

Que prenait-il ?

Des loups gras, des murènes à tête plate, hideux serpents de mer, et des girelles violettes striées en zigzag de bandes dorées de la couleur des peaux d'oranges.

L'abbé Vilbois avait l'air d'un militaire ?

Il avait un front carré, couvert de cheveux blancs, droits et ras, un front d'officier bien plus qu'un front de prêtre.

Il était d'origine aristocrate ?

Oui. C'était un ancien homme du monde, fort connu jadis, fort élégant, le baron de Vilbois. Il s'était fait prêtre, à trente-deux ans, à la suite d'un chagrin d'amour. Il était issu d'une vieille famille picarde, royaliste et religieuse, qui depuis plusieurs siècles avait donné ses fils à l'armée, à la magistrature ou au clergé. Il avait d'abord songé à entrer dans les ordres sur le conseil de sa mère, puis sur les instances de son père il s'était décidé à venir simplement à Paris, faire son droit, et chercher ensuite quelque grave fonction au Palais.

Il était tombé amoureux d'une actrice ?

Oui. Une toute jeune élève du Conservatoire qui débutait avec éclat à l'Odéon.

Elle l'avait trompé et la religion l'avait aidé à ne pas sombrer dans le désespoir ou la dépression ?

Il avait conservé des habitudes de prière. Il s'y attacha dans son chagrin, et il allait souvent, au crépuscule, s'agenouiller dans l'église assombrie où brillait seul, au fond du chœur, le point de feu de la lampe, gardienne sacrée du sanctuaire, symbole de la présence divine.

Vingt-cinq ans plus tard, un mendiant était venu le voir ?

Oui. Un gueux qui avait prétendu être son fils... Un sale bonhomme...

.....

50. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Mouche, en 1890.

Guy de Maupassant, le narrateur de Mouche, c'est un canotier ?

Oui. D'ailleurs, j'ai sous-titré ma nouvelle « Souvenirs d'un canotier ».

Ce personnage, c'est un amoureux des fleuves et des cours d'eau ?

Oui. Sa grande, sa seule, son absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine. Ah ! la belle, calme, variée et puante rivière pleine de mirages et d'immondices.

Il aimait aussi se promener sur les rives de la Seine ?

Oui. Les promenades le long des berges fleuries... Ses amies les grenouilles qui rêvaient, le ventre au frais, sur une feuille de nénuphar, et les lis d'eau coquets et frêles au milieu des grandes herbes fines.

Ce petit employé retrouvait ses meilleurs amis dans un restaurant au bord de la rivière ?

Une affreuse gargote d'Argenteuil...

Ils avaient eu du mal à trouver une barreuse ?

Une femme, c'est indispensable dans un canot. Indispensable parce que ça tient l'esprit et le cœur en éveil, parce que ça anime, ça amuse, ça distrait, ça pimente et ça fait décor avec une ombrelle rouge glissant sur les berges vertes. Le problème, c'est que celles qu'ils trouvaient, ils les gardaient un dimanche, puis ils les congédiaient avec dégoût.

Mais un jour, ils étaient tombés sur l'oiseau rare ?

Oui, tout à fait. Une petite créature fluette, vive, sautillante, blagueuse et pleine de drôlerie, de cette drôlerie qui tient lieu d'esprit aux titis mâles et femelles éclos sur le pavé de Paris.

Était-elle autoritaire ?

Oh oui ! Elle les traitait comme des esclaves chargés de la promener sur l'eau. Ils l'aimaient beaucoup. Elle était, à l'arrière de leur embarcation, une espèce de petit moulin à paroles, jacassant au vent qui filait sur l'eau.

.....
51. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Tombales, en 1891.

Guy de Maupassant, Joseph de Bardon, c'était une sorte d'honnête homme à la façon du XIXe siècle ?

Oui, on peut voir cela ainsi. C'était un célibataire vivant la vie parisienne de la façon la plus complète et la plus fantaisiste. Ce n'était point un débauché ni un dépravé, mais un curieux, un joyeux encore jeune ; car il avait à peine quarante ans. Homme du monde dans le sens le plus large et le plus bienveillant que puisse mériter ce mot, doué de beaucoup d'esprit sans

grande profondeur, d'un savoir varié sans érudition vraie, d'une compréhension agile sans pénétration sérieuse, il tirait de ses observations, de ses aventures, de tout ce qu'il voyait, rencontrait et trouvait, des anecdotes de roman comique et philosophique en même temps, et des remarques humoristiques qui lui faisaient par la ville une grande réputation d'intelligence.

Il allait parfois se promener dans les cimetières ?

Il aimait beaucoup ces endroits, ça le reposait et le mélancolisait : il en avait besoin. Et puis, il y avait aussi de bons amis là-dedans, de ceux qu'on ne va plus voir.

Il allait y admirer les tombeaux de personnes célèbres ?

Oui. Celui de Gautier, celui de Mürger, où il avait vu une fois une seule pauvre couronne d'immortelles jaunes, apportée par qui ? Par la dernière grisette, très vieille, et concierge aux environs, peut-être ?

Un jour, il avait été intrigué par une femme en noir, une veuve peut-être ?

Elle devait souffrir d'une profonde douleur. Elle avait enfoui son regard dans ses mains et, rigide, en une méditation de statue, partie en ses regrets, égrenant dans l'ombre des yeux cachés et fermés le chapelet torturant des souvenirs, elle semblait elle-même être une morte qui penserait à un mort.

C'était la veuve d'un militaire ?

Oui. De Louis-Théodore Carrel, capitaine d'infanterie de marine, tué par l'ennemi, au Tonkin.

La solitude la faisait souffrir ?

Oui... Il l'avait raccompagné chez elle et ils s'étaient aimés... C'est si triste, si triste pour une femme d'être toute seule dans la vie, toute seule chez soi, nuit et jour, de n'avoir plus personne à qui donner de l'affection, de la confiance, de l'intimité.

Mais, chose troublante, de Bardon l'avait revue quelques mois plus tard, dans le même cimetière, avec un autre homme ?

Oui. Et il s'était posé mille questions. A quelle race d'êtres appartenait cette sépulcrale chasseresse ? Était-ce une simple fille, une prostituée inspirée qui allait cueillir sur les tombes les hommes tristes, hantés par une femme, épouse ou maîtresse, et troublés encore du souvenir des caresses disparues ? Était-ce unique ? Sont-elles plusieurs ? Est-ce une profession ? Fait-on le cimetière comme on fait le trottoir ?

.....

52. Nouvelle interview de Guy de Maupassant, la veille de son suicide, en 1893. Propos recueillis in extremis...

Guy de Maupassant, comment allez-vous ?

Très mal... Je n'en peux plus... J'ai décidé d'en finir...

Comment ça ?

Je vais me tuer.

Quoi ? !

Je vais me tuer...

Vous n'êtes pas sérieux ?

Eh si, hélas ! Quand j'aurai fini cet entretien, je me tuerai.

Mais pourquoi ? Vous n'êtes pas bien soigné dans cette maison de santé du docteur Blanche ?

Non, ça n'a rien à voir. Ma décision est irrévocable. Je vais passer à l'acte.

MAIS POURQUOI ?

Je vais tâcher de le dire, non pour ceux qui liront cet entretien, mais pour moi-même, pour renforcer mon courage défaillant, pour bien me pénétrer de la nécessité maintenant fatale de cet acte qui ne pourrait être différé.

Mais cette décision... heu terrible – pardon, je ne trouve plus mes mots – est-elle ancienne ?

Oui. Depuis quelques années déjà un phénomène se passe en moi.

N'avez-vous donc plus aucune raison de vivre ?

Non, aucune. Tous les événements de l'existence qui, autrefois, resplendissaient à mes yeux comme des aurores, me semblent se décolorer. La signification des choses m'est apparue dans sa réalité brutale ; et la raison vraie de l'amour m'a dégoûté des poétiques tendresses.

Votre dégoût est donc récent ?

Nous sommes les jouets éternels d'illusions stupides et charmantes, toujours renouvelées.

Le temps ne vous a donc pas mûri ? Vous ne vous êtes pas résigné à vivre ? Vous avez encore tant de contes à écrire !

Foutaises... En vieillissant, j'avais pris mon parti de l'horrible misère des choses, de l'inutilité des efforts, de la vanité des attentes, quand une lumière nouvelle sur le néant de tout m'est apparue ce soir.

J'espère que ce n'est pas lié à cet entretien ?

Non, pas du tout, rassurez-vous. Ne vous en faites pas, vous pouvez dormir tranquille.

Table des matières

- Interview de Guy de Maupassant, pour Le Docteur Héraclius Gloss, en 1875 (1).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Coco, coco, coco frais ! en 1878 (2).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Boule de suif, en 1880 (3).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, en 1880 (4).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Dimanches d'un bourgeois de Paris, en 1880 (5).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Une partie de campagne, en 1881 (6).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Maison Tellier, en 1881 (7).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour En famille, en 1881 (8).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Épaves, en 1881 (9).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Menuet, en 1882 (10).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Mademoiselle Fifi, en 1882 (11).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Clair de lune, en 1882 (12).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Madame Baptiste, en 1882 (13).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Rouille, en 1882 (14).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Gâteau et Le Saut du berger, en 1882 (15).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour ses Contes parisiens, en 1883 (16).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant pour Une vie, en, 1883 (17).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour L'Âne, en 1883 (18).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Bijoux, en 1883 (19).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Modèle, en 1883 (20).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Auprès d'un mort, en 1883 (21).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Père Judas, en 1883 (22).*
- Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Parure, en 1884 (23).*

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Sœurs Rondoli, en 1884 (24).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Patronne, en 1884 (25).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Petit Fût, en 1884 (26).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Idées du colonel, en 1884 (27).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Crime au père Boniface, en 1884 (28).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant pour Bel-Ami, en 1885 (29).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour La Petite Roque, en 1885 (30).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Un échec, en 1885 (31).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Amour. Trois pages du livre d'un chasseur, en 1886 (32).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Trou, en 1886 (33).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Monsieur Parent, en 1886 (34).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Rosalie Prudent, en 1886 (35).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Mademoiselle Perle, en 1886 (36).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant pour Mont-Oriol, en 1887 (37).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour L'Ordonnance, en 1887 (38).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant pour sa préface à Pierre et Jean, en septembre 1887 (39).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, en 1887, à propos de ses contes fantastiques (40).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Lapin, en 1887 (41).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Père, en 1887 (42).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Horla, en 1887 (43).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Rosier de Madame Husson, en 1888 (44).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Hautot père et fils, en 1889 (45).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant en 1889, pour La Roche aux guillemots et pour Boitelle (46).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Fort comme la mort, en 1889 (47).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour L'Inutile beauté, en 1890 (48).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Le Champ d'oliviers, en 1890 (49).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Mouche, en 1890 (50).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, pour Les Tombales, en 1891 (51).

Nouvelle interview de Guy de Maupassant, la veille de son suicide, en 1893 (52).